

Sur la première génération du MPLA : 1948-1960

Mário de Andrade, entretiens avec Christine Messiant (1982)

J'ai finalement décidé de publier ces entretiens sans attendre davantage, en fonction de deux considérations. L'une est générale et je m'en suis expliquée dans ma communication au colloque tenu en août 1997 à Luanda sur les sources de l'histoire angolaise, publié dans *Lusotopie* en 1998¹ : alors que l'histoire du nationalisme angolais fait l'objet, ces derniers temps, en Angola et au Portugal, de polémiques très publiques, notamment dans la presse, mais que la politisation de cette histoire reste la règle et non encore l'exception, il était temps que les chercheurs mettent à disposition les matériaux bruts qu'ils possédaient, et notamment les témoignages oraux recueillis auprès des acteurs de cette histoire, afin qu'il en soit tenu compte dans les interprétations.

L'autre considération s'inscrit dans ce cadre mais est plus particulière : ces deux dernières années, plusieurs ouvrages ont été publiés, consacrés à des écrits de Mário de Andrade ou à des entretiens avec lui, tout particulièrement la longue et très riche « entrevue » (en fait plusieurs) donnée à Michel Laban de 1984 à 1987², qui porte en partie sur les mêmes sujets que les entretiens que j'avais faits avec lui quelques années auparavant. Ces deux entrevues données par M. de Andrade à deux chercheurs de discipline différente (et dans des langues différentes) développent plus ou moins longuement et précisément, dans chaque cas, certains aspects – au-delà des variations dans les insistances ou les omissions sur les mêmes sujets, que le lecteur notera. Il me semble aussi qu'elles n'ont pas tenu la même place, pour Mário de Andrade lui-même, les entrevues conduites par Michel Laban revêtant un peu le caractère d'un bilan global de sa vie. Mes entretiens étaient, à cet égard, plus « techniques » – dans la mesure où mes questions de chercheur, à cette étape de ma recherche, étaient assez précises. J'ai donc pensé qu'il vaudrait la peine de verser au débat « en complément » des autres publications de Mário de Andrade (notamment celle de Michel Laban à laquelle je renvoie les lecteurs), au moins ce qui, dans les entrevues que j'ai faites de Mario de Andrade, concerne la période antérieure au « retour à l'Afrique » (1960), qui est l'un des sujets de la polémique publique.

1. C. MESSIANT, « "Chez nous, même le passé est imprévisible" : l'expérience d'une recherche sur le nationalisme angolais, et particulièrement le MPLA : sources, critique, besoins actuels de la recherche », *Lusotopie* 1998 : 157-197.

2. M. LABAN, ed., *Mário Pinto de Andrade. Uma entrevista*, Lisbonne, Sá da Costa, 1997.

Les entretiens retranscrits ici ont eu lieu au retour de ma première mission de recherche en Angola (en 1981) sur l'histoire du Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA)³ : l'entretien central, qui a été enregistré, a eu lieu chez Mário de Andrade, en plusieurs fois à partir du 3 mars 1982 ; j'y ai ajouté les notes d'un premier contact en février 1982 à la brasserie Balzar, à Paris, non enregistré, mais dont j'ai retenu ici les points qui sont repris ou plus longuement abordés dans le second⁴.

Le 31 juillet 1999

Christine MESSIANT

Centre d'études africaines

École des hautes études en sciences sociales (Paris)

* * *

Mário de Andrade, février 1982, Paris

Christine Messiant – Certains des témoignages que j'ai recueillis à Luanda en 1981 remettent en cause l'existence du MPLA avant 1960, d'un congrès de fondation tenu le 10 décembre 1956, etc. Qu'en est-il ?

Mário de Andrade – Il faut bien voir qu'à l'époque, on n'écrivait pas l'histoire, on faisait une lutte politique, c'est dans ce cadre qu'il faut replacer ce qu'on a dit. On n'a jamais vraiment menti, mais on n'a pas dit la vérité. Mais il fallait voir les problèmes que nous connaissions à l'époque face à l'UPA⁵. Dire que le MPLA existait, qu'il y avait une organisation sérieuse en Angola, était pour le MPLA une question de vie ou de mort. Et j'ai contribué, c'est vrai, à le faire croire (mais cela n'empêche pas que Pélissier, dans ce qu'il écrit, ne comprend rien⁶).

De plus, on ne peut jamais vraiment dater la fondation d'un mouvement de ce type. Ça se passe toujours plus ou moins en réunions de cafés.

Enfin, ce qui est important, c'est qu'en décembre 1956 il existait bien un manifeste⁷, et aussi un parti qui devait être à l'initiative d'un front nationaliste : le Parti communiste angolais. Dès 1956 un tel projet existait, c'est avec cela que Viriato da Cruz arrive en Europe, et dans le but de le réaliser. Mais le PCA n'avait pas réussi à s'implanter ; il avait un statut et un programme, programme quasi directement copié de celui du Parti

3. Plus précisément sur le MPLA dans la clandestinité à Luanda, avant et après 1961.

4. J'avais transcrit les cassettes peu après l'entretien. Je les ai réentendues pour cette publication, car il restait des passages peu audibles et que je n'avais pas eu l'occasion de resoumettre à Mário de Andrade. Mais il reste encore quelques « blancs ». Ils seront indiqués ici par des [crochets] avec éventuellement, en caractères romains, ce qui me semble y être dit. Mes quelques ajouts pour faciliter la lecture d'un style parlé sont entre crochets, en italiques. Ont été purement supprimés, sans indication particulière, les « reprises », changements de construction grammaticale ou répétitions propres au style parlé. Les notes sont celles strictement indispensables au lecteur, il ne s'agit pas de notes sur le contenu.

5. Union des populations de l'Angola, succédant fin 1957 à l'UPNA (Union des populations du Nord de l'Angola) – et élargissant ses objectifs à l'ensemble de l'Angola –, dont le principal dirigeant était Holden Roberto. L'UPA sera la principale organisation du FNLA (Front national de libération de l'Angola) formé en 1962.

6. René PELISSIER consacre plusieurs pages au MPLA avant 1961 dans *La colonie du Minotaure*, Orgeval, Éditions Pélissier, 1978.

7. L'histoire officielle qui date la création du MPLA du 10 décembre 1956 à Luanda donne également à cette organisation un document fondateur, dit « Manifeste du MPLA ».

communiste brésilien - c'est une des raisons d'ailleurs pour lesquelles je refuse d'y adhérer. Le PCA, c'était Viriato, Ilidio Machado...

Christine Messiant — Jacinto⁸ aussi...

Mário de Andrade — Oui, il y avait aussi des Européens, [mais ce n'est pas l'important]. Et le Parti communiste portugais a refusé de reconnaître le PCA. Quand Viriato vient en Europe avec son manifeste, il y a entre nous des discussions, le texte est remanié, mais avec ces discussions Viriato prend conscience que ni la réalisation du PCA ni celle du MPLA ne sont possibles dans la situation, et le projet du MPLA est en quelque sorte congelé. Il sera repris seulement en 1960 à Tunis même, et seulement en ce qui concerne le MPLA. Ce sera effectivement bien tard. Et l'impulsion viendra de l'extérieur. (C'était trop tard d'envoyer Neto en Angola en 1959 pour structurer le mouvement, étant donné qu'il était repéré. Il a d'ailleurs été arrêté en fait presque tout de suite. Il n'a rien pu faire. Et c'était presque joué d'avance. Ça a peut-être été une erreur.) Mais il nous fallait dire que le MPLA existait déjà, et à l'intérieur de l'Angola, face à l'UPA. Il fallait se légitimer.

En fait, il y a eu quatre pôles de croissance du mouvement : l'intérieur, la métropole coloniale, l'Europe, et l'Afrique indépendante. Car il ne faut pas réduire l'Europe à Lisbonne, au noyau de Lisbonne ; et Lisbonne et le reste de l'Europe, ce n'était pas tout à fait pareil. Moi, je ne suis peut-être pas le plus représentatif : je pars à Paris dès 1954, et je suis assez peu représentatif de ce qu'il peut y avoir de stalinien dans la formation politique à Lisbonne. De plus, je ne connais bien que la toute première génération, c'est-à-dire surtout au début Cabral et Neto. Au tout début Lara n'y était pas, il était plutôt mêlé au *MUD Juvenil*⁹, mais il s'intègre vite. Ce qui était important à Lisbonne, c'était le regroupement des colonies, le travail en commun entre militants de ces diverses colonies, qui aboutira au MAC¹⁰.

* * *

Mário de Andrade, 3 mars 1982, chez lui

Christine Messiant — Vous faisiez partie de la première génération d'étudiants au Portugal ? Il n'y en avait pas eu tellement, avant ?

Mário de Andrade — C'était, je dirais plutôt, la génération des étudiants angolais de l'après-guerre. Avant, il y avait eu des étudiants, individuellement, déjà, mais peut-être pas avec une conscience de groupe ; et entre ces individus et nous-mêmes, notre génération, il y avait une rupture de continuité. On ne peut pas parler véritablement d'un souvenir précis entre ceux du siècle passé et ceux qui constituent la génération des étudiants angolais de l'après-guerre. Il y a donc une rupture de continuité avec les générations précédentes, même s'il y avait des exemples, s'il y avait des réussites scolaires, et universitaires, que nous avons en mémoire - de tel ou tel étudiant angolais, diplômé de médecine, de droit... Mais ceux qui sont arrivés à Lisbonne au lendemain de la guerre, en gros entre la fin des années quarante et le début des années cinquante, c'étaient des fils de la

8. António Jacinto.

9. *MUD Juvenil*, branche jeune du *Movimento de unidade democrática*, organisation sans affiliation politique mais impulsée par le Parti communiste portugais.

10. *Movimento anti-colonial* (Mouvement anticolonial).

petite bourgeoisie, de la petite bourgeoisie urbaine, pour parler d'une manière un peu grossière : des fils de fonctionnaires, d'employés, de salariés, du commerce, surtout évidemment des fonctionnaires. Nos parents en général étaient déjà réformés¹¹ de l'administration coloniale en général. Alors, très peu d'étudiants, très peu d'élèves, finissaient leurs études scolaires. Mais le jeu des places vacantes, le jeu même de la colonisation permettait qu'un certain nombre finisse leurs études. Nous étions une minorité, et ceux qui y arrivaient étaient généralement les meilleurs. C'était une sélection naturelle !

Christine Messiant – Une des caractéristiques du mouvement de libération angolais semblait effectivement être la rupture entre la génération de 1880-1900 et celle de l'après-guerre.

Mário de Andrade – Attendez, je parle de rupture de continuité quant à l'insertion au Portugal. Je ne parle pas sur le plan nationaliste, ça, on en parlera, c'est différent.

Christine Messiant – D'accord.

Mário de Andrade – [*Il y a donc*] une rupture de continuité dans cette insertion, dans l'afflux des gens à Lisbonne. Ce n'était pas, évidemment, un afflux continu : c'est dans ce sens-là. Donc, [*notre*] origine sociale : cette petite bourgeoisie urbaine. Le jeu de l'administration coloniale permettait quand même des possibilités de se faufiler dans les places vacantes depuis le primaire et d'arriver jusqu'à la fin du secondaire. Généralement, il fallait travailler dur, naturellement, et il y avait des résultats parfois brillants à la fin des études secondaires. Mais c'était une minorité par rapport, naturellement, à l'ensemble des fils de colons – les fils, disons, de la communauté européenne, pour parler en termes plus clairs. Ils étaient plus nombreux à finir leurs études secondaires. Alors, à la fin de ces études secondaires, ceux qui [*en*] manifestaient le désir, et qui avaient la possibilité vraiment de poursuivre des études supérieures, avaient deux possibilités : soit l'aide familiale, qui était évidemment précaire, soit les bourses. Normalement, on joignait les deux choses : on postulait à une bourse – et la plupart d'entre nous ont postulé, ont demandé des bourses, qui ont été obtenues. Dans le cadre de l'administration coloniale, c'était à l'époque l'*Agência geral das colónias*, c'était l'un des organismes qui accordait des bourses. Il y avait aussi des municipalités, et des associations africaines aussi. Il faut dire que déjà l'*Associação dos naturais de Angola*¹² accordait des bourses. Moi personnellement j'ai eu une bourse de l'Agence, l'*Agência geral das colónias*. Mais il y avait aussi l'apport des familles : généralement, la famille élargie se cotisait pour arrondir les fins de mois de la bourse d'études, qui était très précaire. Mais il y avait aussi d'autres possibilités : certains d'entre nous travaillaient pendant une année dans l'administration – c'est arrivé à Agostinho Neto par exemple, fonctionnaire d'État pendant une année –, et ensuite une certaine accumulation d'argent permettait de commencer des études universitaires. Et il y avait aussi les missions, surtout les missions protestantes. D'ailleurs, c'est curieux, quand on parle des missions, on associe tout de suite à des missions protestantes. Je ne pense pas que l'Église catholique accordait des bourses, je ne me souviens pas – parce que,

11. Lusitanisme (*reformados*) pour « retraités ».

12. Association des natifs de l'Angola, aussi appelée Anangola, une des deux principales associations africaines avec la *Liga nacional africana* (LNA). Ces associations étaient ouvertes seulement aux « *civilizados* », et leur composition était sensiblement différente : plus « noire » pour la LNA, plus métisse pour l'Anangola.

naturellement, il y avait les séminaires ; il n'y avait aucune raison pour accorder [une aide à l'] enseignement laïc.

Cela pour l'origine sociale et, disons, l'origine matérielle de nos bourses d'étude.

L'autre question était de savoir si cette génération dans son ensemble avait un lien à caractère nationaliste, à ce moment-là, n'est-ce pas ? Parmi ceux qui ont fait ensuite un chemin dans la voie nationaliste – je parle toujours du petit groupe, du petit noyau –, d'une manière générale ceux-là ont eu une source importante, c'est la source familiale. Cela veut dire que la génération du siècle passé, les gens de 1880, et toute la littérature disons politique, et la littérature tout court, l'expression culturelle de la génération de 1880 nous étaient connues. Je peux donner un exemple : chez mon père, il y avait tous les livres, *A voz de Angola clamando no deserto*¹³, par exemple, le souvenir des articles anciens de toute cette génération qui avait publié dans les *Almanachs luso-brésiliens*¹⁴. Disons que nous étions [nourris] un peu par les idées de cette génération.

Et puis il y avait quand même ceux qui établissaient la continuité avec cette génération. Les plus vieux y appartenaient quand même, ils [y] étaient liés, ils les avaient connus. Mon père avait connu plusieurs de ceux qui ont collaboré à l'*Almanach luso-brésilien*, et qui ont publié des articles dans *A voz de Angola clamando no deserto*. Donc, un certain nombre de familles, comme les Vieira Dias, les Van-Dúnem¹⁵, liés à cette génération, étaient encore vivants. Et en plus il y avait quand même aussi les fondateurs de la *Liga nacional africana* : mon père était l'un de ces fondateurs ; et Assis Junior, que j'ai connu très bien. C'est un homme qui est mort à Lisbonne. J'ai un peu travaillé avec lui. Mes connaissances de kimbundu et mon intérêt pour le kimbundu venaient non seulement de la lecture que j'ai pu faire à Lisbonne des textes sur le kimbundu, mais également de la connaissance directe, personnelle, que j'avais de Assis Junior.

Donc il y avait une certaine continuité qui s'était établie dans certains foyers ; plusieurs de nos foyers, des foyers de cette génération, étaient des foyers de tradition nationaliste. Cela, c'est pour la liaison avec le passé. Alors, la liaison contemporaine, avec le présent ; vous demandez quelle est la liaison avec le mouvement qui émerge. Là, il faut établir une coïncidence dans le temps. Il faut voir que le mouvement *Mensagem* apparaît en 1948, 1949, 1950 même sous sa forme imprimée. Mais la gestation de *Mensagem* avec Viriato da Cruz est contemporaine de notre présence à Lisbonne – je parle un peu pour moi : quand je quitte Viriato da Cruz en 1948 à Luanda, on parle déjà de tous ces problèmes littéraires, etc., il y a des idées qui sont lancées, des idées qui vont devenir le mouvement *Vamos descobrir Angola*¹⁶. Ce qui veut dire qu'à Lisbonne notre génération établit un lien, est en correspondance avec d'autres jeunes, qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas pu poursuivre leurs études universitaires. C'est le cas de Viriato. Et moi, je suis redevable pour beaucoup de ce contact avec Viriato, cela a été

13. Publié en 1901, ce recueil contient divers textes écrits par des Angolais, des « *filhos da terra* » (fils du pays) comme on disait alors, de protestation contre les abus et discriminations de la colonisation de l'Angola, qui se met en place véritablement à cette époque.

14. Les *Almanachs de lembranças luso-brasileiras* avaient été publiés depuis la deuxième moitié XIXe et au début du XXe siècle et des Angolais y écrivaient, à côté d'auteurs brésiliens notamment.

15. Deux des grandes familles noires (« *as famílias* ») de Luanda.

16. « Allons découvrir l'Angola », mouvement culturel de réafricanisation lancé par un petit groupe de jeunes.

ma liaison avec l'intérieur, et je n'ai jamais cessé d'être en correspondance avec lui. Je peux même dire que ce qu'on appelle le mouvement *Vamos descobrir Angola* a existé dans une correspondance qu'il m'a adressée, et qu'aujourd'hui on ne peut pas le restituer entièrement puisque j'ai perdu cette correspondance, vu les vicissitudes de la vie d'un militant.

Christine Messiant – Qui y avait-il à l'époque, avant votre départ de Luanda, avec Viriato ? C'était qui, le noyau ?

Mário de Andrade – Alors, le noyau était Higinio Aires, qui est mort, qui a collaboré à *Mensagem*, et également à des revues de la *Liga nacional africana*. Je ne connaissais pas encore António Jacinto, c'est plus tard qu'on a établi une correspondance. Et Humberto da Silvan ; et tous ceux qui ont collaboré ensuite à la revue *Mensagem*. Mais moi j'avais établi un contact direct avec Viriato, de longue date, je le connaissais depuis longtemps, et c'est avec lui que j'ai maintenu une correspondance. La liaison avec l'Angola, je l'ai établie avec Viriato, et ensuite élargie bien sûr.

[*Donc,*] à Lisbonne – c'est en gros la fin des années quarante et le début des années cinquante –, pour les Angolais (parce qu'il n'y avait pas seulement des Angolais), il y a une liaison un peu avec l'Angola, avec les jeunes ; il y a ce souvenir du passé. Mais il y a également la possibilité d'établir des contacts avec d'autres, d'autres étudiants : ceux du Cap-Vert, de la Guinée-Bissau (il y en avait très peu), du Mozambique. Je dois dire tout de suite que je ne savais pas à l'époque que..., en d'autres termes, Amílcar Cabral, nous ne le percevions pas comme guinéen mais comme capverdien. Parce qu'il venait du Cap-Vert, il appartenait à la section capverdienne de la Maison des étudiants¹⁷, puisqu'il n'y en avait pas de la Guinée-Bissau – il n'y avait pas d'étudiants universitaires de la Guinée-Bissau. Il a dû me dire qu'il était né en Guinée-Bissau. Mais il était tellement imbriqué dans les activités des Capverdiens que c'était en tant que Capverdien que nous l'avons perçu. Ceci simplement parce que c'est un fait historique.

Alors, nos compagnons étaient précisément ces étudiants capverdiens, de São Tomé, et du Mozambique – très peu. En ordre d'importance numérique, il y avait davantage de Capverdiens et de Santoméens que [*d'étudiants*] de Guinée-Bissau (il n'y en avait presque pas) et du Mozambique. Ça s'explique : le Mozambique était, comme l'Angola, une colonie de peuplement. Mais elle subissait davantage l'influence d'une discrimination raciale. S'ajoutait à la discrimination économique une discrimination raciale très, très forte. Il y avait très peu d'étudiants du Mozambique – vous pouvez voir les statistiques – qui terminaient leur enseignement secondaire. Les premiers Mozambicains que j'ai connus à cette époque, c'étaient Marcelino dos Santos, et [*Eduardo*] Mondlane, qui a été mon collègue¹⁸, pour une année scolaire seulement, à la faculté des lettres.

Les autres étaient des îles, ces îles qui n'étaient pas soumises à l'indignat. Au Cap-Vert il faut dire qu'il y avait quand même une tradition assez ancienne, pas une tradition, disons une implantation, de l'enseignement secondaire assez ancienne, sans compter le séminaire de São Nicolau, qui est [*du*] siècle passé. Et puis c'était une île métisse. Naturellement, la plupart des étudiants étaient, disons, des autochtones, ce n'étaient pas des Européens, puisque 80 % de l'île est métisse.

17. *Casa dos estudantes do Império* (CEI), cf. *infra*.

18. J'ai laissé ce terme au long du texte, bien qu'en français « collègue » ne s'applique qu'aux « collègues de travail » alors que l'acception portugaise vaut pour une communauté d'autres statuts – dont les études.

Pour São Tomé, il y avait un fait important : ils bénéficiaient, à mon sens, des retombées de la situation, de la structure économique de São Tomé dans le siècle passé. Parce que l'île, les plantations de café et de cacao, appartenaient quand même à des autochtones ; c'est-à-dire [que] c'est dans une lutte, qui s'est développée au XIX^e siècle, que ces plantations sont passées entre les mains des Européens, des Portugais. Mais ils en avaient conservé quelques-unes. Donc ils étaient propriétaires, et pour cette raison ils avaient des possibilités économiques d'assurer la poursuite des études, secondaires et universitaires, à des jeunes de São Tomé. Donc il pouvait y avoir une assez large présence des étudiants de São Tomé au Portugal. Je souligne cette présence des étudiants de São Tomé parce qu'ils vont jouer un rôle important : en Angola, à Lisbonne, dans les structures d'accueil du Centre d'études africaines, je vous en parlerai. Voilà pour le cadre. Qu'est-ce que nous trouvons devant nous au Portugal ? Sur le plan politique, organisationnel ? Je ne sais pas si vous voulez me poser des questions ?

Christine Messiant – Une question, oui, d'abord, sur « avant » : Neto, qui a eu une activité écrite – et peut-être nationaliste, je ne sais pas car je n'ai pas encore trouvé ces textes – à la même époque, dans les années 1940, avant Lisbonne, à Luanda...

Mário de Andrade – Oui, mais c'était peu de chose.

Christine Messiant – Il semble que ce n'ait pas été le même milieu que ce que vous appelez le noyau ? Celui qui m'en a le plus parlé est Domingos Van-Dúnem.

Mário de Andrade – Oui. Il a écrit dans les journaux des protestants. Avec peu de répercussion ; par exemple, moi, je ne connaissais pas. Moi je n'ai pas connu Agostinho Neto en Angola. Mais, enfin, il était plus âgé que moi. Je l'ai vu, certainement. Mais il était, d'ailleurs, un homme très solitaire. Il était dans la mission protestante. Sa collaboration – on n'en parle pas beaucoup d'ailleurs, on n'[en] a pas révélé beaucoup encore, mais c'était dans des journaux locaux ; [et] ça n'avait pas une répercussion, africaine ou angolaise ; ça n'avait pas, disons, de rayonnement. Ses écrits commencent à avoir un rayonnement quand il publie dans les petites revues de Coimbra et qu'il publie également dans la revue *Mensagem*. C'est à partir de là qu'il commence à être connu ; et dans les bulletins de la *Casa dos estudantes do Império*.

Christine Messiant – Et, par exemple, Eduardo dos Santos¹⁹, vous le connaissiez ?

Mário de Andrade – Je l'ai connu quand il était à Coimbra – parce qu'il était à Coimbra –, quand il venait à Lisbonne. Il était plus âgé, enfin, plus avancé que moi [dans les études]. Mais je ne le connaissais pas à Luanda. Enfin, je savais qu'il jouait au football très bien. Oui, il était un étudiant brillant.

Christine Messiant – Et Américo Boavida ?

Mário de Andrade – Là non plus, je n'avais pas un lien direct. Moi j'étais quand même un petit *bicho do mato*²⁰. Parce que je venais du séminaire, aussi, et je n'avais pas un contact très très grand avec les gens *da Baixa*²¹ de Luanda. Parce que, à partir d'un certain moment – peut-être mon

19. Il s'agit du médecin Eduardo Macedo dos Santos.

20. « Gosse de la brousse », par opposition aux citadins, mais souvent encore plus précisément aux Luandais, et alors aussi pour les habitants de *vilas* (bourgades) de l'intérieur.

21. La « ville basse », le centre résidentiel historique de Luanda, opposé aux *musseques*, les quartiers périphériques (et bidonvilles).

frère vous a expliqué un peu la mutation sociologique de Luanda – : nous habitons les Ingombotas dans les années 1940 et puis, vers la fin de la Deuxième Guerre, 1945, et même avant, enfin, surtout après la Deuxième Guerre mondiale, il y a eu quand même une démolition terrible des vieilles maisons, et nous avons été rejetés à la périphérie, au *kilometro 5* (ce n'est rien maintenant, bien sûr, on peut aller à pied au km 5 !). Et alors, mon milieu n'était pas le milieu, véritablement, de la *Baixa*, des Coqueiros, ça c'était le milieu d'Eduardo dos Santos et d'autres gens, un peu plus aisés, disons, la petite bourgeoisie métisse – ça n'est pas tout à fait la petite bourgeoisie un peu plus noire. Il y avait quand même certaines distinctions qui se faisaient à l'époque, dans les familles – pas [chez] les jeunes eux-mêmes. Les familles traditionnelles établissaient quand même un clivage de *colour line* entre les métis – les plus clairs, les moins clairs, etc. Ça se sentait. Et, disons, les contacts, les rapports sociaux n'étaient pas très faciles, pas très aisés. Moi personnellement je ne me souviens pas d'être entré véritablement dans le salon d'un de mes collègues blanc. Vraiment, à l'époque c'était comme ça. Alors, c'était très hiérarchisé.

Christine Messiant – Mais Américo Boavida, lui, était noir ?

Mário de Andrade – Oui. Il était lui aussi un peu plus âgé ; de la génération d'Eduardo dos Santos ; il était le fils d'un infirmier déjà, originaire du Mozambique. C'était un nom très connu à Luanda.

Donc, on parlait du clivage, sur le plan de la sociologie urbaine : on voit très bien toutes les maisons de *pau-a-pique*²², ces constructions précaires qui sont démolies puisqu'il y a une évolution très grande de la démographie européenne ; et nous sommes évidemment renvoyés aux *musseques*. Ceci pour vous dire qu'évidemment j'avais très peu de contacts avec certains de la vieille génération.

Christine Messiant – Lúcio Lara, lui, n'était pas à Luanda, c'était un homme du Centre ?

Mário de Andrade – Lui est du plateau. Il n'a pas fait tout à fait le même itinéraire.

Christine Messiant – Il n'a pas tout à fait la même origine sociale ?

Mário de Andrade – Non. Il est d'une famille plus aisée. Enfin, l'un de ses oncles – on en a beaucoup parlé –, mais c'étaient des gens de sa famille, ça ne veut pas dire que lui... : il n'était pas associé à l'exploitation !

Christine Messiant – Alors, arrivons à Lisbonne : ce que vous y trouvez...

Mário de Andrade – Pour établir une certaine logique, on peut d'abord parler de notre « socialisation » : comment on se repère, comment on s'organise, quels sont les rapports que nous établissons. Évidemment, la première tentation de tout Africain, c'est de s'accrocher à d'autres Africains, de se refaire une famille. Indépendamment de certains rapports que nous établissons dans des maisons, des pensions, où il y a déjà d'autres Africains – nous en avons trouvé une à Alcântara, à Lisbonne, quand je suis arrivé –, évidemment nous établissons des rapports avec nos collègues africains de plusieurs facultés. Moi, dans la faculté de lettres, je n'avais pas de chance, il n'y en avait pas beaucoup. Il y avait, je me souviens, des Capverdiens, ou plutôt une Capverdienne [...]. Mais, à Alcântara, j'ai eu la possibilité, dans mon quartier, d'être en rapport avec Amílcar Cabral, puisque l'Institut

22. Constructions en torchis, sans fondations.

supérieur d'agronomie était situé là-bas. Et c'est un de mes amis angolais qui m'a présenté.

Mais notre lieu de réunion, disons, obligatoire était la *Casa dos estudantes do Império*. À l'époque il y avait des sections de tous les pays, même de Macao, de Goa, et cette association, elle était nécessaire, elle était utile, pour des raisons sociales d'abord, des raisons économiques également, puisqu'il y avait des structures d'accueil qui nous permettaient de nous nourrir. Et puis il y avait aussi des réseaux culturels, et des manifestations qu'on organisait ; il y avait un bulletin, des conférences, etc. Nous avons, les uns et les autres, donné des conférences, et nous commençons [à tenter d'intéresser] la plupart des étudiants à l'Afrique. Donc, il y avait cette possibilité, sur tous ces plans-là.

Les possibilités politiques étaient différentes. Les ouvertures politiques n'étaient pas très grandes à l'époque. Nous les verrons après, elles deviendront importantes plus tard. Mais dans le cas de ma génération, de notre temps, nous avons établi un rapport avec des étudiants des autres colonies portugaises. Mais ce n'était pas là que nous avons fait notre foyer de combat principal. Quand les contacts étaient déjà établis entre Agostinho Neto, qui était revenu de Coimbra pour poursuivre ses études à Lisbonne, et Amílcar Cabral, qui était tout le temps à Lisbonne, et Francisco José Tenreiro – un géographe de São Tomé, que j'ai eu la chance de connaître à ce moment-là, qui n'était plus étudiant, il était fonctionnaire, il était déjà un chercheur, attaché au Centre d'études de géographie –, et d'autres, Alda de Espirito Santo, de São Tomé, et d'autres éléments de la famille Espirito Santo, avec Américo Boavida, et Diógenes Boavida, qui venait nous voir de temps en temps. Quand nous avons groupé un certain nombre de gens, nous avons pensé qu'il fallait trouver un moyen indépendant de la *Casa dos estudantes do Império* pour nous réunir et pour créer un cadre de réflexion sur les problèmes africains.

Christine Messiant – Pourquoi cherchiez-vous quelque chose d'indépendant ?

Mário de Andrade – La *Casa dos estudantes do Império* était trop grande, et sa vocation n'était pas nécessairement africaine ; et pour des questions de sécurité également : il y avait quand même tous ces fils de colons, etc., qui n'étaient pas particulièrement intéressés à se découvrir une négritude, à se découvrir véritablement africains ; et il y avait quand même une certaine surveillance policière. C'est-à-dire que nous avions un pied dans la *Casa dos estudantes do Império*, nous poursuivions nos contacts, nous essayions même de recruter des gens, de diffuser des idées, mais il fallait mener une réflexion plus approfondie sur les problèmes africains.

Alors, il y eut d'abord une tentative, très rapide, de prendre d'assaut, au sens vraiment littéral du terme, la *Casa de África* (je raconte un peu ça dans le livre sur Cabral). La *Casa de África* était une organisation dominée par un vieux, le vieux Castro, un homme évidemment du passé, qui avait cette organisation qui était légale, et il nous permettait d'avoir un bâtiment, que nous voulions mettre à notre service. Nous avons mené plusieurs conversations avec lui. Il y a même eu une fameuse réunion à Lisbonne avec beaucoup d'Africains – il y avait quand même une salle pleine, il y avait déjà Vasco Cabral, Amílcar, Neto, plusieurs étudiants de São Tomé, d'Angola –, et au cours de laquelle nous avons osé demander à ce vieux Castro de nous rendre compte de la gestion de la *Casa de África*.

Évidemment, le vieux était effarouché devant ces jeunes gens qui voulaient prendre véritablement d'assaut cette maison, pour la gérer et en faire une maison aux idées progressistes. Il a senti le danger de ce passage, que nous voulions démocratique, à notre service. Enfin, le fait est que la réunion s'est mal terminée, s'est même interrompue, par un cri – le fameux cri d'Amílcar Cabral : « Tous les Africains honnêtes doivent se lever et sortir de cette réunion ! ». Et nous avons quitté cette réunion sur ce mot d'ordre. Je date même ce mot d'ordre comme le premier mot d'ordre du grand rassembleur qu'est devenu ensuite Amílcar Cabral – ça, c'est un peu mon imaginaire, bien sûr, mais c'est vrai historiquement : c'est le premier mot d'ordre que Cabral a prononcé dans sa vie de militant, c'est vrai. Donc nous l'avons suivi. Je me souviens très bien, ça se passait Praça do Chile, Avenida Almirante Reis, et, ce soir-là, cette salle de réunion était cernée par plusieurs agents de la Pide²³, alors c'était vraiment la débandade générale après cette réunion. Donc, c'est là l'épisode qui a mis un terme à nos velléités de prendre cette organisation, la *Casa de África*, pour en faire une maison à nous.

Et nous avons un projet pour la *Casa de África*. Un projet que nous avons bâti, Tenreiro et moi-même : un séminaire, une suite de séminaires sur ce qui allait devenir le Centre d'études africaines, que nous voulions mener à l'intérieur de la *Casa de África*. C'était une suite de thèmes, une réflexion, sur l'Afrique ; c'était finalement la connaissance de l'Afrique ; ça commençait par la géographie, ça se poursuivait avec l'histoire, la linguistique, etc. On groupait un certain nombre de thèmes pour en faire des conférences. Donc, ce projet abandonné, nous avons tout de même repris cette affaire, cette organisation des thèmes, et nous avons créé ce qu'on appelle maintenant le Centre d'études africaines, qui en fait... C'était quoi ? Il faut le réduire, je le dis toujours, à sa petite dimension. Nous avons demandé à la famille Espirito Santo, qui avait des possibilités économiques que nous n'avions pas – les étudiants étaient dans des chambres, dans des pensions, et la famille Espirito Santo avait une maison, un véritable appartement, il y avait un salon, une grande table autour de laquelle on pouvait réunir dix à quinze personnes, au moins. Et alors, à partir d'une date bien précise, d'octobre 1951, nous avons commencé une suite d'exposés sur l'Afrique, à partir d'un plan bâti par Tenreiro et moi-même. Et c'est ça, le Centre d'études africaines. Donc, un exposé d'un d'entre nous, étudiants, d'après nos possibilités : Amílcar a parlé naturellement des problèmes de la terre, Neto a parlé d'histoire, moi de linguistique, Tenreiro a parlé de géographie, et d'histoire, etc. À partir d'un thème développé par l'un d'entre nous, il y avait débat. C'était notre première forme de prise de conscience culturelle, c'était aussi finalement notre cheminement de la négritude.

Alors, le Centre d'études africaines avait un rôle important, en fait, à notre sens : parce que non seulement, d'abord, ça nous permettait d'actualiser nos connaissances sur l'Afrique, de prendre conscience des problèmes généraux, mais également de donner conscience à d'autres puisqu'il y avait les étudiants les plus avancés qui faisaient des exposés, et puis il y avait aussi des jeunes, qui les suivaient. Et, à partir d'une connaissance et d'un exposé disons d'ordre scientifique – avec les moyens dont on disposait, les

23. *Polícia internacional e de defesa do Estado*, police politique de l'État salazariste.

connaissances que nous avions –, on basculait naturellement vers le politique. On faisait cette transition.

Autour de ce Centre d'études africaines on retrouve les mêmes, ceux qui sont devenus les *líd*ers politiques. Mais sans oublier, naturellement, la correspondance, toujours, avec l'Angola. Parce que, entre temps, il y a déjà la correspondance avec Viriato, il y a Mensagem qui est publié, qui s'exprime ; et Viriato lui-même a participé au Centre d'études africaines en envoyant un exposé. Oui, le seul intellectuel, disons, le seul intervenant extérieur à notre groupe, c'était Viriato.

Christine Messiant – Il vous avait fait un exposé sur quoi ?

Mário de Andrade – Je ne me souviens pas. Mais c'était un exposé marxiste, ça je me souviens ; ça m'avait frappé déjà. C'était de l'ordre de l'histoire, l'histoire de l'Angola, d'un point de vue assez marxiste, d'après les connaissances qu'il avait à l'époque. De toute façon, si je revois les thèmes, j'arriverai à identifier le thème qu'il a développé. Certains de ces textes, je les ai sauvés. Moi, j'ai retrouvé deux de mes interventions que j'avais publiées, sur les problèmes de *miscegenação*²⁴, et l'Afrique du Sud, etc. ; c'est l'un des thèmes que j'avais développés à l'époque. D'autres thèmes, évidemment, je ne les ai pas retrouvés, à cause de la dispersion du groupe.

Christine Messiant – À ce moment – on est toujours à la fin des années quarante début des années cinquante ? –, vous êtes restés ce petit groupe seulement, c'est-à-dire pour les Angolais, vous et Neto ?

Mário de Andrade – Oui, le groupe central, mais il y avait déjà d'autres étudiants plus jeunes, venus après : Lara, pour celui qui était le plus connu ; puis d'autres, qui venaient, qui écoutaient. Il n'y en avait pas beaucoup. Je ne me souviens pas de ceux de la nouvelle génération qui étaient là-bas – parce qu'ils étaient peut-être trop jeunes encore, ils commençaient leurs études. Ils sont venus plus tard. En 1951 ces jeunes gens étaient plutôt encore à la Casa dos estudantes do Império. Car il ne faut pas oublier d'autres cadres d'action. Le CEA, c'était le cadre d'action culturelle, qui va avoir une importance politique, parce qu'il y a tout de même le politique, car c'est le politique qui nous guide quand même.

Et il faut voir évidemment aussi d'où venaient nos éléments d'information. C'était Paris, c'était [l'éditeur] *Présence africaine*. J'avais, nous avons établi un rapport avec *Présence africaine*, avec Diop lui-même, qui nous avait envoyé des revues, nous recevions les numéros de *Présence africaine*, la première série. Et nous avons même collaboré, en tant que Centre d'études africaines, en tant que groupe d'étudiants au Portugal, à un numéro : « Les étudiants noirs parlent »²⁵. Et ces textes ont été envoyés en portugais, et traduits, savez-vous par qui ? Par celui qui fut ensuite mon professeur, par Roger Bastide (la traduction était mauvaise d'ailleurs – cela n'enlève rien, d'ailleurs, à ce grand homme qu'a été Roger Bastide, mais il n'avait pas compris certaines choses). C'est Roger Bastide, qui était d'ailleurs un homme d'une très grande modestie, qui a accepté de traduire des textes venus de Lisbonne.

Christine Messiant – Vos sources, justement, c'était donc ça ?

Mário de Andrade – C'était ça essentiellement.

Christine Messiant – Et au Portugal, c'étaient les mêmes ?

24. Pour métissage.

25. *Présence africaine*, première série, n° épuisé.

Mário de Andrade – Au Portugal, c'est autre chose. Là nous entrons dans le politique, et dans le culturel aussi. Il y a un problème qu'il faut voir, c'était notre position d'assimilés. Il faut voir, un jour, si ça vous amuse, si vous pouvez faire une lecture du contenu de l'enseignement véhiculé par les Portugais en Angola; c'était quand même ce qu'il y avait de plus obscurantiste. [La] culture portugaise elle-même n'était pas véhiculée par l'enseignement. Nous connaissions très peu de la véritable littérature portugaise. C'était une étude très scolaire. Et naturellement un certain nombre d'auteurs modernes ne figuraient pas dans les anthologies que nous étions obligés de lire. Donc nous avons fait aussi une découverte des auteurs, disons, modernes et progressistes – Miguel Torga, la poésie de Torga, le roman néoréaliste... – au Portugal, bien que certains connaissaient déjà ces romans-là en Angola. Moi, en Angola, mon oncle m'a donné à lire Gorki et Gogol dans leur traduction brésilienne. Je fais là un retour en arrière pour dire que le Brésil compensait les manques des Portugais. Ce que nous ne trouvions pas dans la formation scolaire – puisqu'il fallait bien sûr apprendre par cœur les [manuels] du Portugal, nous y allions pour le faire : c'était pour passer les examens, ce n'était pas de la culture ; c'était véritablement l'enseignement mimétique, par cœur, qu'il fallait faire pour passer les examens, histoire et tout. Alors, nous avons trouvé des compensations dans toute une littérature qui nous venait du Brésil, et à l'époque on traduisait beaucoup, puisqu'on était progressiste, non seulement de la littérature mondiale – le roman russe nous arrivait – mais la littérature marxiste, et les romans brésiliens, Jorge Amado ; et même Langston Hughes, j'ai lu Langston Hughes en portugais du Brésil. Donc, cet apport du Brésil. L'apport portugais, moi personnellement je l'ai découvert davantage à Lisbonne même. Je lisais la poésie de Torga par exemple et tous les romans néoréalistes portugais, le mouvement néoréaliste.

À côté de cela, naturellement, il y avait la littérature politique, notre formation politique. Et notre formation politique a été faite à travers notre insertion dans les mouvements politiques portugais, d'une manière générale. On n'était pas nécessairement dans ces mouvements, mais d'une manière générale notre génération a milité en tant qu'étudiant dans le *MUD Juvenil*. C'était, disons, le passage obligatoire. Et je ne sache pas d'étudiant qui ne soit pas au *MUD Juvenil*, enfin, ceux qui ont eu une importance quelconque, qui ont joué un rôle. Le *MUD Juvenil* nous permettait l'accès à une certaine littérature clandestine et, à partir de là, on pouvait aussi accéder même aux journaux clandestins du PC, à *Avante* par exemple et, à travers des liaisons avec d'autres amis, on lisait aussi *L'Humanité*, *Les Lettres françaises* – avec évidemment cette sacralisation qu'on faisait à l'époque de tout ce qui était clandestin. Et le mouvement ouvrier international, comme on disait à l'époque, le Mouvement de la paix, et donc toute cette littérature ; toujours à travers la France – c'était d'abord une langue plus facile à manier, et c'étaient les contacts, les gens qui venaient, dans les va-et-vient avec Paris. Alors, devant tout ce panorama...

Christine Messiant – ... Une question, encore, sur votre formation politique : elle ne s'est donc pas faite par la lecture des classiques, de Marx, de Lénine, ou elle est passée par ça aussi ?

Mário de Andrade – Ça aussi.

Christine Messiant – Ou elle est plutôt d'emblée tout à fait marquée par la ligne précise du Parti communiste ?

Mário de Andrade — Évidemment, notre formation, sur le plan politique et idéologique, était faite un peu au hasard, par un effort d'autodidactisme. Le *MUD Juvenil* lui-même ne donnait pas une formation politique, c'étaient des activités militantes. Le *MUD Juvenil*, à ses réunions, nous apprenait, si je me souviens, à analyser une situation déterminée, sur le plan évidemment des luttes estudiantines, à nous comporter devant la police, à apprendre des techniques de clandestinité. C'était plutôt par les contacts individuels, avec des militants plus aguerris, plus avancés, que nous accédions à la littérature. Finalement, on « collait » aussi à un certain nombre d'entre nous, disons, des « parents intellectuels », des « parents politiques ». Moi j'en avais un, [il y est toujours], un jeune étudiant, un de mes collègues, qui m'apportait régulièrement des livres que je devais lire. Il fallait lire *Le manifeste*, il fallait lire tel texte de Marx, tel texte d'Engels, de Lénine. Donc, nous trouvions des sources de formation auprès des collègues portugais, des collègues africains ou portugais. Il y avait une littérature qui circulait : littérature marxiste, littérature de Jorge Amado toujours, que nous retrouvions à Lisbonne ; et une autre aussi : le Mouvement de la paix a eu une importance, il y a Ehrenbourg, Aragon, tout ce mouvement des années cinquante avait aussi une influence importante, puisque je me souviens d'avoir collé quelques affiches pour la paix. D'ailleurs, vous savez que la première détention de Neto, c'est dans une randonnée où il demandait une signature, pour le Mouvement de la paix - il était allé demander à un policier...

Christine Messiant — Le fait d'être au *MUD Juvenil* n'impliquait pas plus que cela ? En d'autres termes, vous sentiez-vous assimilés au PCP ?

Mário de Andrade — Le *MUD Juvenil* était un mouvement démocratique. Évidemment, il était lié au PC. C'était un bras, le bras jeune du PC. Mais moi personnellement, je me sentais en sympathie avec le PC. Moi personnellement je n'ai pas fait une carrière, disons, politique, du *MUD Juvenil* au Mouvement de la paix et jusqu'au PC. D'autres sont allés plus loin : Vasco Cabral et Agostinho Neto, en particulier, ont eu des responsabilités politiques plus importantes au sein des mouvements politiques portugais - mais en représentation des colonies. On verra d'ailleurs l'évolution.

Je dois dire que, à un certain moment, je me suis quand même séparé du *MUD Juvenil* ; quand on était au Centre d'études africaines, j'ai même cessé d'y collaborer, parce que j'estimais que nous devions aussi consacrer nos énergies davantage aux problèmes africains qu'aux problèmes portugais. Ce qui n'a pas plu, naturellement, à un de mes « contrôleurs » politiques portugais, qui à l'époque estimait que toutes les forces devaient s'unir contre le fascisme - vous savez : le schéma classique -, et qui taxait un peu de racisme notre entreprise nationaliste, de vouloir nous concentrer particulièrement au Centre d'études africaines ; il ne comprenait pas qu'on était en mutation, que c'était déjà une autonomie, que c'était une forme d'autonomie organisationnelle qui se préparait : c'était l'amorce des organisations politiques autonomes. Mais ce débat était évidemment un débat individuel ; d'autres continuaient. Mais de plus en plus, avec le temps, plusieurs Africains, plusieurs étudiants, se consacraient davantage à ces organisations africaines, et il faut dire que, au sein même du Centre d'études africaines, une autre idée a commencé à germer, celle de créer un petit groupe, à l'intérieur du Centre, plus politique, plus lié à des activités

politiques, une petite forme d'organisation clandestine, qui a réuni quand même déjà Lara, António Domingos – il est communiste, il est de São Tomé, il a vécu toute sa vie au Portugal, il est en Angola en ce moment –, c'est le peintre de notre génération ; c'est celui qui a fixé par le dessin nos têtes, nos petites têtes. Si vous voyez des dessins de Neto, de Cabral ou de moi-même fixés par un peintre, c'est lui, c'est António Domingos – il est originaire de São Tomé, mais il est né au Portugal, fils d'un écrivain, Mário Domingos. Alors c'était un petit noyau déjà plus politique, mais ça n'avait pas un nom particulier encore.

Avec le temps, donc... Le Centre d'études africaines finit avec mon départ, à peu près, de Lisbonne – moi je quitte le Portugal en 1954, au moment où finit la guerre d'Indochine, donc juillet 1954. Il y a eu une dispersion. Et il y a eu aussi une interruption importante en 1953, qu'il ne faut pas oublier, c'est les événements de São Tomé, les massacres à São Tomé, où étaient impliqués plusieurs membres de la famille Espirito Santo, celle qui nous accueillait²⁶. Alda de Espirito Santo, entre temps, rentre à São Tomé, en 1952, par là, et elle est impliquée, même emprisonnée, plusieurs membres de sa famille, dont son oncle en particulier, qui est accusé d'être le relais de Moscou, etc. C'était une grande affaire, c'était vraiment la première affaire dans les colonies portugaises. On l'a assimilée à une révolte des natifs – en 1953. Et il faut dire qu'avant Alda de Espirito Santo, Amílcar Cabral rentre aussi en Guinée, et cela est déjà en rapport avec un projet politique. C'est-à-dire que le Centre d'études africaines, tout en aidant à notre réflexion culturelle, avait déjà agité quand même des idées politiques et avait suffisamment pesé sur un homme comme Amílcar Cabral qui, plus tard, a dit en 1969 à ses militants : « quand je suis retourné en Guinée-Bissau, c'était encadré dans un projet ». Il est vrai donc que, quand il va travailler en Guinée-Bissau, il poursuit un projet dans lequel il est compromis²⁷ avec nous, c'est-à-dire qu'on a, disons, un premier « compromis historique », dans ce centre d'études, par le fait même d'être ensemble et d'avoir agité ces idées. Et ce compromis historique, on l'a vu, on l'a avec Amílcar, qui est resté en rapport avec nous, avec Alda de Espirito Santo qui nous envoie un rapport détaillé des événements de São Tomé – qui nous permet de [les] dénoncer, dans la presse communiste d'ailleurs, j'ai fait ce texte avec António Domingos. Je le chercherai, c'est mon premier texte clandestin, ma seule collaboration à *Avante*. C'était un rapport sur les événements de São Tomé. J'ai écrit ensuite « Les massacres de São Tomé » dans *Présence africaine*²⁸, mais mon premier texte, c'était dans *Avante*, avec António Domingos.

Christine Messiant – Qu'avez-vous en tête, à l'époque – puis-je vous parlez de « compromis » ?

Mário de Andrade – Nous avions en tête de nous organiser. Comment, nous ne savions pas encore. Au plan du Portugal, nous le savions : il fallait donner conscience aux gens, « conscientiser » comme on disait ; il fallait, évidemment, élargir le groupe ; il fallait ensuite, surtout,

26. Note de la rédaction : il s'agit de la fameuse « Guerre du Batepá ». Voir notamment G. SEIBERT, « Le massacre de février 1953 à São Tomé, raison d'être du nationalisme santoméen », *Lusotopie* 1997 : 173-192.

27. Lusitanisme (*compromisso*) pour « engagé ».

28. *Ndlr* : il s'agit de Buanga FELE (pseudonyme), « Massacres à São Tomé », *Présence africaine*, 1-2 : 146-152.

dénoncer la situation coloniale ; et cette dénonciation, au Portugal, on ne pouvait la faire que par des voies clandestines, en donnant des informations aux mouvements politiques, au PC. Et dénoncer aussi sur un plan plus large, international : nous n'avions pas encore de correspondants à l'extérieur. Mais, au milieu des années cinquante, c'est moi qui sors. Il y avait déjà Marcelino dos Santos qui était venu un peu avant moi, et il était un peu isolé, il était le seul à Paris. Alors, avec ma présence à Lisbonne, ici, puis tout de suite après, quelques années après, de Viriato, etc., au milieu des années cinquante on commence véritablement une très grande dénonciation du colonialisme portugais, de la situation coloniale - en restant évidemment en contact avec nos organisations, avec nos mouvements politiques.

Christine Messiant — Qu'est-ce que vous appelez vos mouvements politiques ?

Mário de Andrade — Avec nos amis : il n'y avait pas véritablement d'organisations politiques, bien sûr ; il y avait le mouvement culturel en gestation. Mais à travers les lettres, la correspondance que nous avons avec ces jeunes, on sentait, on savait, on avait la sensibilité de ce qui se passait en Angola. On collaborait même, nous avons collaboré tous à *Mensagem*, et même à un journal qui est très peu connu, *Tribuna*, c'est un journal qui était dirigé par un vieux progressiste portugais (il est mort bien sûr). C'était un journal progressiste, j'y ai collaboré, et d'autres aussi. C'étaient des choses qui passaient encore, la censure ne faisait pas beaucoup attention.

Mais il y avait aussi une formation politique. C'était important parce que, vous pensez bien - la révolution chinoise était déjà accomplie - que nous lisions tous. Nous avons tous lu le même livre sur Mao-Tsé-Toung qui est paru au Portugal, sur la Longue marche. Il y a eu un livre, que j'aimerais bien retrouver, je sais qui l'a traduit, et nous l'avions tous lu. Cela a été une référence importante. La première révolution, la révolution d'Octobre, on la connaissait à travers les traductions, je ne sais pas, les *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, ça existait déjà en portugais, le livre de John Reed existait. Mais le livre sur la Longue marche, pas sur la pensée de Mao mais sur la Longue marche... Et puis d'autres luttes importantes : la lutte des Noirs américains, au Portugal déjà. Il y avait un livre qui s'appelait *Os Negros da América*. Tout le monde a lu ça.

Christine Messiant — À Luanda aussi.

Mário de Andrade — Oui, c'est le même livre. Il venait du Portugal. Nous envoyions des livres. Moi j'ai fait introduire au Portugal par exemple le livre que j'ai lu, *l'Anthologie* de Senghor, c'est quand même un grand livre. Neto a traduit des poèmes de Senghor (il ne se souvient même pas, mais j'ai gardé le manuscrit). Il y a une lettre, que je cite un peu dans mon livre, une lettre de Cabral à sa fiancée de l'époque, où il dit : « j'ai découvert, etc. » ; c'est, donc, le livre de Senghor, que j'ai envoyé à Viriato. Vous pouvez trouver dans un numéro de *Mensagem* une traduction des poèmes de David Diop. Il y avait une circulation de tout ce qui constituait, disons, la négritude. Donc nous étions un peu en retard par rapport à la négritude - mais nous n'étions pas adultes en 1936... Nous, nous reprenons la négritude telle qu'elle s'est exprimée par la poésie, par les poètes de *l'Anthologie* de Senghor, et la préface de Sartre - que voulez-vous ! Nous la prenions pour argent comptant. Tout ce qu'a écrit Sartre, nous le savions par cœur,

même s'il s'est trompé ensuite dans son interprétation. Donc, c'étaient les éléments constitutifs de notre formation.

Christine Messiant – Cette prise de conscience culturelle de la négritude a été un itinéraire obligé pour tous ? Quand on voit les différents groupes qui sont entrés ensuite dans le MPLA à Luanda, cet itinéraire culturel concerne bien un groupe mais pas les autres. J'imagine que c'est différent à Lisbonne, puisque tous sont étudiants, et assimilés. Mais tous sont-ils passés par là, ou certains ont-ils eu des itinéraires plus strictement politiques ?

Mário de Andrade – D'une manière générale, oui.

Christine Messiant – Lara, par exemple ?

Mário de Andrade – Bien sûr, il a participé à ce mouvement, il a lu ces livres. Parce que c'était notre rupture avec l'assimilation. Il fallait tout redécouvrir. Il ne fallait pas seulement redécouvrir l'Angola, mais redécouvrir tout à la fois l'Afrique et le monde, qui nous avaient été cachés, occultés, par l'administration coloniale. C'était le propre, l'essence même, de l'administration coloniale de nous occulter et l'Afrique et le monde.

Sur Lisbonne encore, il y a aussi un cadre d'action disons plus prolétaire. C'est les marins, le *Clube marítimo*. Il faut trouver Zito Van-Dúnem, c'est un homme intéressant. Le club était dans un quartier populaire, Graça, c'est là qu'ils habitaient. Neto habitait là-bas aussi avec le frère d'Ildio Machado – Humberto Machado, un homme important, qui est sous-secrétaire d'État à l'Agriculture ou quelque chose comme ça. Humberto Machado habitait là-bas, avec Neto, et il était très actif dans le *Clube marítimo*. Il y avait des activités au club, d'abord de conscientisation. Mais plusieurs de ces marins étaient aussi de grands messagers : ils nous apportaient des messages, des contacts, ils nous apportaient des livres du Brésil, au gré des escales, des bateaux, comme le Santa Maria – oui, le Santa Maria qui a été ensuite « violé », comme disaient les Portugais, par Henrique Galvão – ; et nous avions aussi quelques activités culturelles. Nous avons joué une pièce de théâtre au *Clube marítimo*. La pièce s'appelle *Le maître d'école*, c'est une toute petite pièce de théâtre – c'est un sketch – de Keita Fodeba que j'ai traduite et qu'un jeune Portugais, un jeune étudiant de droit, qui est maintenant avocat – il est communiste, avocat, je le vois de temps en temps à Lisbonne – met en scène. Nous avons joué cette pièce, sans pagnes naturellement ; à l'époque, on n'avait pas de pagnes, c'est avec des draps blancs qu'on a joué ça.

Christine Messiant – Il y avait beaucoup de marins angolais au *Clube marítimo* ?

Mário de Andrade – Oui, il y en avait pas mal. C'étaient des gens simples, ils ne pouvaient pas non plus prétendre à des postes importants. C'étaient des *estivadores*²⁹, des gens de la cale, des serviteurs en deuxième classe, ils ne pouvaient pas servir en première classe... Et Zito Van-Dúnem a été l'homme constant. C'est celui qui a eu un itinéraire *politique* véritablement, depuis cette époque et jusqu'à l'indépendance. Il est un responsable politique. Il fait partie de la famille des Van-Dúnem. Voilà les cadres d'action : la *Casa dos estudantes do Império*, le Centre d'études africaines, le *Clube marítimo*.

Et puis on a essayé quelques groupes clandestins. Mais au moment où je sortais de Lisbonne, Lara, Neto et d'autres avaient fait un itinéraire un

29. Dockers.

peu plus précis, et disons plus politique que le mien, auprès des organisations politiques portugaises. Neto était devenu responsable même : responsable des colonies dans les instances dirigeantes du *MUD Juvenil*. Et plus tard

- il ne vous l'a pas dit ? -, Lara a joué un rôle important dans la correction de la position du Parti communiste à l'égard de la question coloniale.

Christine Messiant – Lara militait où, lui ?

Mário de Andrade – Dans le *MUD Juvenil*, lié à la *Casa dos estudantes*, à la dernière phase du *Centro de estudos*.

Christine Messiant – Il a été intégré au PC, lui ? Ou d'autres ? Est-ce que parmi les étudiants des colonies, certains étaient véritablement intégrés au Parti communiste ?

Mário de Andrade – Une intégration véritable non, des Angolais non. Ils établissaient la liaison, ils organisaient des groupes des colonies et puis ils intervenaient. Et Lara a participé au cinquième congrès du PC – qui fait autocritique sur la question coloniale. Vous allez trouver ce texte, on peut le trouver. Lara y a participé.

Christine Messiant – À quel titre ?

Mário de Andrade – En tant que progressiste colonial, disons. C'était le camarade... Il n'appartenait pas à la section coloniale, mais il était proche, ils avaient des contacts. L'Angolais qui a joué un rôle au sein du PC, il faut quand même le dire, c'est Arménio Ferreira. C'est le seul. Lui était PC – et comment ! Il était médecin, il me passait tout le temps *Avante* dans sa voiture. Il était bourré d'*Avantes*, tout le temps. Lui était vraiment communiste. Le communiste angolais que je connais, c'est lui. C'était la liaison, lui. Il faudrait le voir. Il a joué aussi un rôle important sur le plan financier, c'était un homme d'une grande générosité, et puis médecin – il a soigné tout le monde, nous tous.

Christine Messiant – Vous aviez des discussions ?

Mário de Andrade – Oui. Mais très vite... Nous n'avions pas... Enfin, il fuyait un peu ces discussions. Il nous critiquait. Nous avons même eu des discussions à Paris. Il était critique de notre position africaine. Il nous soupçonnait un peu de racisme. Il présentait, disons, la thèse officielle selon laquelle le colonialisme portugais n'était pas tout à fait de la même nature que les autres colonialismes, qu'il permettait une ouverture du type fédéral. Disons que c'était un lusotropicaliste sans le dire.

Christine Messiant – On trouvait ces positions même dans le PC ?

Mário de Andrade – Oui, c'était vraiment ancré, très ancré dans la mentalité. Moi, je peux vous donner le nom – enfin, ne le révélez pas – de celui avec qui j'avais des discussions ; il était étudiant comme moi, il est membre du Bureau politique, Aboím Inglês, c'est un membre important du Bureau politique du PC, il ne concevait pas... Il y a même des textes où l'on peut voir, dans *Avante*, quand ils parlent du travail forcé, par exemple... Le travail forcé était quand même connu. Galvão l'a dénoncé en 1946. Enfin, quand même, le travail forcé, c'était énorme ! En 1946 il a été aboli par la France, et ailleurs. Donc il ne fallait pas dire que le colonialisme portugais était d'une nature particulière. Et ce rapport, il a été publié par le PC ; la première édition, c'était une édition clandestine du PC, c'est le PC qui l'a éditée. Alors, ils n'ont pas tiré les leçons, les leçons politiques et idéologiques ; ils étaient en retard par rapport à la doctrine. Ils faisaient un mimétisme sur des textes, de Lénine et de Staline, sur la liaison qu'il fallait établir la

solidarité entre le mouvement ouvrier et les mouvements coloniaux, [sur le fait] qu'il fallait unir ses forces. Oui, mais simplement il fallait d'abord être une force, nous n'étions pas encore une force.

Christine Messiant – Et à ce moment, dans votre groupe, entre les étudiants angolais, capverdiens, mozambicains, discutiez-vous sur le PC ?

Mário de Andrade – Oui, et à l'époque plutôt avec sympathie. La position critique est venue après, un peu individuellement. Moi, j'ai eu ma discussion individuelle avec mon contrôleur. Nous avons développé cette idée avec des gens de São Tomé qu'il ne fallait pas militer dans les organisations portugaises. S'il fallait subir une répression, il fallait la subir par rapport à notre action en tant qu'Africains et pas par rapport à notre action en tant que militants portugais. Ça n'avait pas de sens d'être victime d'une répression pour avoir collé des affiches pour le Mouvement de la paix, mais pour avoir affirmé nos positions nationalistes.

Christine Messiant – Vous aviez des discussions politiques avec les marins ?

Mário de Andrade – Oui, beaucoup.

Christine Messiant – Et eux, ils étaient proches du PC ?

Mário de Andrade – Je ne crois pas. Je ne me souviens pas. Peut-être Zito Van-Dúnem, mais je ne pense pas. Ils actualisaient notre information, c'était important. Et ils étaient l'exemple vivant de ce qui se passait, ils participaient quand même, au cours des escales.

Mais il est évident que cette affirmation africaine et nationaliste, en ce qui me concerne, s'est affirmée ensuite – mais c'est un autre chapitre –, avec d'autres. Puisque j'ai eu ensuite des désaccords avec Marcelino, etc. Mais au Portugal c'était très limité. Mais généralement, nous profitons quand même de l'apport organisationnel du PC. [Autrement dit], nous, nous n'étions pas en rupture, nous n'étions pas hostiles ; nous essayions quand même d'amener les communistes, nos amis communistes, nos collègues progressistes ou communistes, à cette compréhension du problème ; mais sans grande rupture. Le fait est que Lara a participé à ce cinquième congrès, et a pu l'expliquer, et cela a été déterminant pour l'autocritique que le Parti communiste a faite ensuite, dans ce document.

Christine Messiant – Quand vous partez en 1954, le groupe, ce que vous considérez comme le noyau, est encore très limité en nombre ? Ce sont toujours les mêmes ? Ou vous avez déjà « accroché » quelques jeunes ?

Mário de Andrade – Oui. Déjà certains jeunes de São Tomé, de la famille Espírito Santo, ou qui tournaient autour, quelques Angolais aussi, je me souviens, je leur donnais des livres. On avait une bibliothèque, comme tout le monde. Par mes fonctions aussi ; enfin, j'étais étudiant et j'arrondissais mes fins de mois en donnant des leçons, je donnais des cours particuliers. Donc j'avais des groupes de jeunes qui venaient dans ma chambre, dans mon petit appartement. Par la lecture, par la circulation des livres, déjà. Je me souviens par exemple de Manuel Lima, qui a été responsable un certain moment, que je connaissais.

Christine Messiant – Il y a déjà Eduardo dos Santos, Américo Boavida ?

Mário de Andrade – Oui mais ils sont à Coimbra et à Porto. Ils viennent peu à Lisbonne. Ils ne participent pas d'une manière très permanente. Mais ils viennent à Lisbonne. Eduardo dos Santos vient à Lisbonne à la fin de ses études. Mais il milite là-bas, à Coimbra, il a son

activité. Mais le mouvement à Coimbra et à Porto n'avait pas la même importance, pour ce mouvement de la négritude. Ils militaient dans leurs sections d'étudiants, dans leur *Casa dos estudantes*. Je me souviens : j'ai même fait une conférence à la *Casa dos estudantes do Império* de Coimbra, à la suite de quoi on a quand même fermé quelque temps. C'était une conférence sur la poésie africaine avec, ensuite, une descente de police après mon passage. C'était à la fin, c'était en 1954, je me souviens.

Christine Messiant – Alors vous partez pourquoi ?

Christine Messiant – Pour deux raisons. L'une d'ordre politique : je me sentais menacé – et la preuve, c'est que par la suite ils sont venus me cueillir. Je m'exposais un peu. Au Centre d'études africaines on avait fait une publication quand même, le *Cahier de poésie*, c'était tout de même diffusé. Et puis, pour des raisons d'ordre culturel, si on veut : je ne voyais pas en quoi j'aurais pu évoluer davantage au Portugal. Puisque je faisais des études de linguistique classique, le latin et le grec, qui commençaient à m'intéresser de moins en moins au fur et à mesure que je m'intéressais au kimbundu. Et je pensais que les horizons étaient bouchés, alors pour élargir mes horizons culturels, et par là-même politiques. Et puis des raisons particulièrement politiques : je vous ai dit, je risquais d'être emprisonné. Donc je suis venu un peu comme ça... J'avais un contact, celui de Présence africaine, et c'est avec eux que je me suis raccroché immédiatement ; j'ai repris contact avec Diop, qui m'a engagé quelques mois après dans Présence africaine.

Christine Messiant – Marcelino dos Santos était déjà là ?

Mário de Andrade – Marcelino était déjà ici, il poursuivait ses études, et il y avait Áquino de Bragança, qu'il ne faut pas oublier, c'est un personnage important de notre itinéraire.

Christine Messiant – Je ne savais pas...

Mário de Andrade – On ne vous l'a pas dit ? Les Angolais, mes compatriotes, sont chauvins, vous savez ; vraiment ; et régionalistes. Et ceux de Luanda, le Caluanda³⁰, ah, celui-là ! Ceci est une parenthèse...

Donc, Marcelino dos Santos et Áquino de Bragança. J'étais déjà en contact avec Marcelino. Je l'avais connu à Lisbonne, et on était en correspondance. Il avait même fait une note critique, que malheureusement j'ai perdue, sur le livre de poésie, sur la préface, et il disait qu'on n'avait pas soulevé la question nationale – je me souviens toujours de cette observation – : donc il était en avance sur nous.

Je suis donc venu à Paris, et à Paris j'ai eu un contact, j'ai repris contact avec Marcelino dos Santos, et fais la connaissance d'Áquino de Bragança. Donc, j'avais là toutes les possibilités non seulement d'approfondir mes connaissances culturelles et politiques, etc., mais également de poursuivre ce que nous avions commencé à Lisbonne et que nous n'avions pas abandonné. Non plus sous les mêmes formes du Centre d'études africaines, mais de poursuivre cet approfondissement de notre conscience d'Africains ouverts au monde, ouverts à d'autres expériences. Et c'est à Paris que je me suis senti véritablement au rythme africain, ce que je ne pouvais pas faire à Lisbonne. Au rythme de l'Afrique dans son ensemble, l'Afrique entendue dans sa globalité – puisque toutes les luttes, sur tous les plans, culturel et politique surtout, étaient répercutées, et certaines étaient même vécues, à Paris, puisqu'il y avait des parlementaires africains, à l'époque, et il y avait un mouvement culturel.

30. « Caluanda » (et son diminutif « Calu ») : de Luanda.

Si vous voulez, on peut commencer par le rôle de *Présence africaine* dans ma formation, et dans la formation, disons, de notre génération. C'était un privilège, d'abord, il faut le dire, c'était un privilège personnel d'avoir été secrétaire de rédaction de *Présence africaine*. Et pas simplement d'être secrétaire de rédaction, parce que j'avais eu la chance également, puisque je suis arrivé en 1954, d'avoir participé deux ans après à la préparation du premier congrès des écrivains et artistes noirs. Ce n'était pas une tâche mince, évidemment, et c'était une tâche exaltante pour moi. Le fait d'abord d'être associé à la revue, dans laquelle je pouvais écrire – les articles que vous connaissez –, d'avoir à lire tous les manuscrits, de recevoir véritablement une collaboration au niveau de l'Afrique, au niveau des Noirs – puisque c'était « la revue du monde noir » –, et d'établir un commerce, au sens ancien du terme, avec des écrivains, des intellectuels, des hommes politiques et, disons, les hommes qui comptaient, à l'époque pour l'Afrique d'abord : Senghor, Sékou Touré, [...], parmi ceux [...] que j'ai pu voir ici comme hommes politiques ou intellectuels. Et Alioune Diop lui-même. Et sans oublier l'intelligentsia française, parce qu'il y avait aussi des rapports avec : dans *Présence africaine*, il y avait un comité de patronage, avec Sartre, plus toute une famille de pensée française. J'ai vu passer, en contact avec Diop et avec moi-même, tout ce que l'Afrique, surtout l'Afrique dite francophone de l'époque, comptait comme hommes importants : les Gabriel d'Arboussier, Paul Azoulay, et j'en passe, et Senghor tout le temps, Mamadou Dia – c'est-à-dire tous ceux qui étaient des amis et qui plus tard sont devenus des ennemis. Et alors ça, c'était un apprentissage très important. Et ça élargissait nos horizons, parce que j'associais évidemment Marcelino à cette entreprise. Et cela nous permettait évidemment d'écrire. Il n'y avait pas beaucoup d'Africains des colonies portugaises qui ont écrit, parce que, bon, ils étaient occupés à d'autres tâches. Parmi les Africains des colonies portugaises qui ont collaboré à *Présence africaine*, je peux compter Viriato, lui personnellement, dans un article qu'il a écrit, et une contribution, un rapport collectif que nous avons fait pour la conférence de Rome, qui est dans le même compte rendu du deuxième congrès. Le reste, c'est des articles de moi, que j'ai écrits, sur l'enseignement, etc.

Mais ce n'était pas simplement *Présence africaine*. Il y avait aussi l'insertion dans les mouvements politiques de l'Afrique : dans la section des étudiants du RDA³¹ avec Cheikh Anta Diop. J'y ai participé. J'ai même écrit un article, il a publié un article, sur la linguistique africaine, dans un numéro d'un journal qui s'appelait, je crois, *La Voix de l'Afrique noire*, non, je confonds peut-être. J'ai collaboré avec Cheikh Anta Diop, sous l'influence de Cheikh Anta Diop, à un journal du RDA. Nous étions très liés, ce groupe d'étudiants. C'était d'ailleurs très minoritaire – vous savez que le RDA avait déjà éclaté. Mais les étudiants étaient fidèles. Ils se groupaient autour de Cheikh Anta Diop, qui exerçait une très grande influence, c'était déjà un maître à penser.

Et puis une insertion également dans la FEANF³². Enfin, non pas dans les activités professionnelles – dans les activités universitaires, dans les

31. Rassemblement démocratique africain, parti politique regroupant des Africains des divers territoires de l'Afrique occidentale française (AOF), dont les députés à l'Assemblée nationale furent un temps apparentés au groupe parlementaire communiste.

32. Fédération des étudiants d'Afrique noire en France. *Ndlr* : à ce sujet, voir par exemple : F. GUIMONT, *Les étudiants africains en France (1950-1965)*, Paris, L'Harmattan, 1997, 334 p., préface d'Odile Goerg.

revendications propres aux étudiants –, mais les prolongements politiques de la FEANF. Notamment les prolongements qui se manifestaient au cours des congrès. Dans les congrès annuels de la FEANF, nous présentions des messages, des messages disons assez importants, sur la situation dans nos pays, et nous avons même suscité parfois des résolutions, des motions très importantes.

Donc, Paris permettait notamment tout cela. Et permettait aussi d'être en contact avec les mouvements politiques : le PC, mais de loin – peut-être Marcelino avait davantage, il avait quand même des contacts avec le Parti communiste français – ; mais il y avait aussi les publications du PC, puisque c'est comme ça que j'ai pu collaborer à *Démocratie nouvelle*. Et ce n'est pas le seul article que j'ai écrit : il y avait aussi les articles d'« un correspondant angolais » ; nous avons écrit, avec Marcelino, un article, un commentaire aux élections de 1958, de Delgado, sur la question coloniale à cette époque, avec un certain nombre de revendications. Il faudrait que l'on trouve ça également.

Donc, cette possibilité. Et puis la formation politique également. Bien sûr, nous ne nous sommes pas inscrits dans les écoles, dans les écoles de cadres du parti, parce qu'il fallait avoir une carte, ce que je n'ai jamais eu – bien que Savimbi ait dit quelque part à un certain moment que j'avais une carte du PC, du PC français. C'est faux : aucun de nous n'a véritablement eu une carte, c'était trop dangereux, vu la précarité de notre situation (je vous dirai plus tard que nous avons été arrêtés, la police française connaissait bien notre dossier).

Donc, Paris permettait tout cela. Paris était véritablement pour nous une capitale africaine. Entre 1954 et 1960, il s'est passé quand même des événements importants : la fin de la guerre d'Indochine, le début de la guerre d'Algérie, ce qui nous a également permis d'être en contact, et de connaître assez bien, de suivre, et parfois même, par solidarité, de militer avec des cadres du FLN³³. J'ai connu plusieurs intellectuels du FLN, comme Moustapha Lacheraf, qui était un collaborateur de *Présence africaine*, et puis le poète Jean Senac, Henri Alleg et Kateb Yacine. Et avec eux on discutait. Ils étaient même un peu intermédiaires entre... Enfin, j'ai soutenu le message qu'ils ont envoyé au congrès des écrivains et artistes noirs. C'est moi qui l'ai fait introduire pour être lu au congrès. Donc, nous avions aussi des rapports avec des militants d'autres causes. Et celle qui occupait, d'une manière plus dynamique, nos esprits était la guerre d'Algérie. Nous nous sentions très proches de cette guerre. Et le fait même de la forme armée. Nous ne pouvons pas dire qu'à l'époque nous envisagions déjà le recours à la lutte armée, mais, dans notre inconscient, cette forme de lutte armée nous paraissait comme un recours possible, pour la situation coloniale portugaise. Parce qu'elle pouvait avoir certaines similitudes : une colonie de peuplement, une présence européenne très importante ; cela avait des similitudes. On réfléchissait déjà à certaines similitudes de la situation française en Algérie, de la situation coloniale, avec la situation angolaise.

Christine Messiant – Quel rôle a joué alors Áquino de Bragança ?

Mário de Andrade – Il a eu un rôle très important dans l'évolution. D'abord, il était de Goa, et il nous apportait l'expérience de Goa que nous connaissions mal. Vous savez que le premier conflit, véritablement, avec Salazar, le conflit colonial, ça a été avec l'Inde, Goa, dans les années cin-

33. Front de libération nationale.

quante. C'est la première faille, disons, de l'empire. Et ça a été évidemment une très grande affaire ; autour de laquelle, d'ailleurs, il faut dire, tous les Portugais se sont unis. À l'époque il n'y a pas eu d'opposition démocratique vraiment à l'annexion de Goa. Alors, il avait cette expérience de Goa, qui est importante parce qu'elle nous éclairait. C'était un allié de Goa, alors que jusque-là nous n'avions réuni que des Africains ; même à Lisbonne : les progressistes de Goa, on les connaissait, mais il n'y en avait pas beaucoup. Il y en avait un ou deux. Il y avait d'ailleurs un homme très important, que nous avons connu à Lisbonne, qui était un homme progressiste et puis il n'a pas maintenu ses positions progressistes. Alors, à Paris, Aquino de Bragança, qui était un collègue de Marcelino dos Santos, a participé tout de suite avec nous dans les activités africaines, et dans nos activités. C'est un homme d'une très grande ouverture, d'une très grande culture politique, qui connaissait beaucoup, beaucoup d'intellectuels, d'hommes politiques à Paris, qui vraiment était très introduit, par sa curiosité. C'était vraiment un animal politique, et d'une très grande curiosité intellectuelle. Il avait des contacts aussi bien avec [...], avec *Esprit*, qu'avec Gilles Martinet. D'ailleurs, on le voit maintenant : il a été le premier Mozambicain, le premier élément du gouvernement du Mozambique, à venir contacter le gouvernement français. Ce n'est pas un hasard ; ça a une signification. Et puis – je parle de son rôle, alors je saute un peu –, il vivait avec Marcelino, et moi dans une certaine phase, à la Maison du Maroc, ce qui lui a permis d'établir des rapports très étroits avec les nationalistes marocains. Le Maroc n'était pas encore indépendant – enfin, était indépendant bien sûr, mais le roi n'était pas encore venu, c'était l'époque du retour du roi. Donc, on discutait. On connaissait Ben Barka, qui venait souvent à la Maison du Maroc, et d'autres nationalistes marocains, des gens de l'Istiqlal. Ce qui a donné la possibilité à Aquino de Bragança, et plus tard à Marcelino dos Santos et à d'autres, d'aller au Maroc. Aquino de Bragança a été le premier à sortir de Paris, pour des raisons personnelles, et on lui a offert un poste au Maroc. Il a été professeur, et même conseiller, un peu, du gouvernement de l'Istiqlal à l'époque – des Affaires étrangères – tout en ayant un pied avec Majoud au syndicat ; il était tant au gouvernement de l'Istiqlal qu'avec Majoud au syndicat, et Ben Barka. Et, du fait même d'avoir pratiqué des Marocains, le succès de notre conférence de 1961 s'explique : il a préparé le terrain, au Maroc, pour le succès de la conférence ; il a participé au secrétariat. Pour parler de son rôle, c'est surtout le rôle que l'Afrique du Nord va jouer dans l'aide internationale au mouvement nationaliste angolais. Ce rôle est important. La sensibilité des Marocains à l'aide a été préparée par Aquino de Bragança, et Marcelino dos Santos par la suite. On s'arrête là. Si vous avez des questions...

Christine Messiant – Oui, plusieurs : ce que vous vivez à Paris, l'apport de *Présence africaine* par exemple, a-t-il été transmis à Lisbonne, ou y a-t-il eu quand même un décalage ? Quels sont vos rapports avec le mouvement communiste, officiel et élargi, et quelle évolution connaissent-ils, là encore par rapport à la situation à Lisbonne ? Et comment se passe l'arrivée de Viriato da Cruz ?

Mário de Andrade – J'ai fait bénéficier les gens de Lisbonne de mes contacts. Je leur envoyais des livres, j'ai maintenu la correspondance. J'en recevais, aussi, plusieurs : parce qu'il y a eu à partir d'un certain moment certains voyages qui se faisaient. Plusieurs étudiants venaient ici, venaient

me voir à *Présence africaine*. Et puis, à mon sens, ce que j'estime le plus important dans cette place privilégiée, c'est le fait d'avoir écrit, dans *Présence africaine* – c'était tout de même un rayonnement international –, c'est d'avoir mis à profit l'information que je recevais de Lisbonne et d'Angola. C'est-à-dire, je concentrais... J'ai pu écrire « Crise de l'enseignement dans les colonies portugaises », naturellement avec une large information qu'on me réunissait à Lisbonne et la correspondance que je recevais d'Angola et d'ailleurs. Je peux même révéler que l'un de mes correspondants, que je cite mais dont je ne donne pas le nom, est Mário Antonio – que vous allez voir, je crois, et qui a évolué, n'est-ce pas... C'est un exemple, pour dire que je n'avais pas perdu le contact. Et c'est ce que j'ai estimé le plus important, étant à *Présence africaine*, étant à Paris, mon rôle et celui de Marcelino était d'écrire, de placer notre situation à un niveau de connaissance internationale. Et ce n'était pas facile, parce qu'il fallait quand même trouver. À part *Présence africaine*, et *Démocratie nouvelle* et les revues communistes, peu de journaux acceptaient des textes sur l'Angola. Par exemple, d'avoir encouragé *Présence africaine* à publier le livre de Davidson, *Le réveil de l'Afrique*. Je me trouvais là. Et d'avoir évidemment envoyé en Angola ce livre par plusieurs correspondants qui passaient ici. Le livre de Cheikh Anta Diop aussi, à partir duquel on a fait des tracts. On faisait des tracts à partir de livres, des livres de *Présence africaine*, *Nations nègres et culture*, sa première édition, que je conserve toujours d'ailleurs³⁴. Il y a cela.

Deuxièmement, sur ce qui se rapporte au PC et au mouvement communiste international. Alors, là, je deviens très critique. Je n'ai jamais été, par tempérament, très enclin à la discipline, quelle qu'elle soit. À l'insertion dans un parti, oui, enfin j'ai dû y être. Mais ça m'a pesé véritablement, c'est une question personnelle. Je ne me considère pas un anarchiste, mais je trouve, je pense que la discipline de parti amoindrit et affaiblit la lutte. Donc, je n'avais pas beaucoup de tendance naturelle à m'affilier, à m'intégrer dans un parti, surtout un parti communiste. Et puis, il y a des raisons de sécurité. Même les Africains, on le savait à l'époque déjà, quand je suis venu à Paris, au milieu des années cinquante, les étudiants de l'Afrique francophone ne militaient pas dans le Parti communiste. Il y avait un groupe autonome. Ça s'appelait le « groupe des langues », ils n'étaient pas tout à fait dans l'appareil du parti. Donc on était à une époque déjà d'autonomie organisationnelle. Ce n'était pas par mimétisme, moi je l'avais déjà ressenti à Lisbonne. Il n'y avait aucune raison, véritablement, d'être dans un organisme fermé. Mais, en revanche, ce que j'ai retenu des évolutions, des idées politiques, c'était évidemment le rapport Kroutchev, tout le grand mouvement anti-stalinien, véritablement la mise en cause du stalinisme. Et on voyait là un parti communiste stalinien, le Parti communiste français, mais il y avait tout de même un bouillonnement d'idées, déjà, qui réfléchissait sur le rapport Kroutchev, et qui s'affirmait en 1956 avec l'Octobre polonais. Ce rapport et la cascade de démissions des intellectuels. Et puis, il y avait un homme important, Aimé Césaire, qui a écrit la fameuse lettre à Maurice Thorez. J'ai eu un peu, je ne dis pas que j'ai participé à sa gestation, mais j'ai quand même eu des discussions, et j'ai souvent écouté (et je me suis exprimé) les observations que Césaire faisait

34. Ndlr : Cheikh Anta DIOP, *Nations nègres et cultures*, vient justement d'être réédité par *Présence africaine*, 1999, 564 p. [4^e éd.].

sur le mouvement communiste, sur son rapport avec le Parti communiste français, la difficulté, comme il disait, d'être nègre, d'être martiniquais et d'être au PCF. Donc, j'ai vu comment s'était élaborée la pensée de rupture d'Aimé Césaire. Donc c'est dans ces milieux que j'ai évolué. Et j'ai bien retenu la leçon de liberté, d'autonomie, et la notion d'anti-modèle. On voyait déjà, on ne le disait pas à l'époque, que l'Union soviétique c'était l'anti-modèle. On ne le disait pas à l'époque. Monsieur Ellenstein³⁵ n'avait pas encore écrit, il a dit ça, il y a très peu d'années. Mais c'est ce qu'on sentait. Il fallait inventer. Les grandes idées qu'Aimé Césaire dit dans sa lettre, que je n'ai pas relue mais que j'ai en tête – j'ai quand même rapporté les épreuves à l'imprimerie, donc je la connaissais bien, j'ai corrigé les épreuves avec lui – : le droit à l'initiative, le droit à l'erreur, cette affirmation de liberté, de créativité partout y compris dans le domaine politique, m'avait beaucoup frappé. Et c'était finalement dans le droit fil des grandes idées qui sont défendues aujourd'hui, de la pluralité du monde socialiste, de la non-existence de modèles, de la recherche de démocratie – débat ô combien actuel.

Christine Messiant – Vous avez l'impression que c'était pareil pour des gens comme Aquino de Bragança ?

Mário de Andrade – Oui, plus pour Aquino de Bragança. Je ne vais pas porter un jugement sur mon ami Marcelino dos Santos, mais Marcelino, il était bien sûr dans le mouvement, il participait, il réfléchissait, mais je le soupçonne d'être un peu plus discipliné que moi – il n'en faut pas beaucoup. Mais je me sens intellectuellement, politiquement, idéologiquement plus proche, sur ce plan-là, de Aquino de Bragança que de Marcelino. Marcelino lisait moins qu'Aquino certaines revues, comme *Socialisme* ou *Barbarie*³⁶ ; ça, c'était plus d'Aquino. Moi je lisais tout puisque j'étais à *Présence africaine* où tout arrivait.

Christine Messiant – C'était quoi, vos revues ?

Mário de Andrade – Mes revues : *les Temps modernes*, *Esprit*, beaucoup, *La Pensée*, pour les choses politiques, et *Socialisme ou Barbarie* aussi, qui faisait figure, naturellement, de quelque chose de non orthodoxe, de subversif. Mais *Les Temps modernes*, la pensée de Sartre, ça a eu aussi une très grande importance. Et puis même l'homme Sartre, que j'ai eu la chance de connaître, d'abord à travers les secrétaires – les secrétaires s'écrivaient ; et j'écrivais au secrétaire de Sartre, j'écrivais à Monsieur Jean Cau. Mais ensuite son engagement dans la guerre d'Algérie. Parce que j'ai participé, je représentais parfois Diop au Comité des intellectuels contre la guerre d'Algérie. C'est là que j'ai rencontré Sartre. Et puis évidemment ce qu'il écrivait. Sa notion d'engagement politique ; le type d'intellectuel engagé. La pensée de Sartre a été une pensée fondamentale dans ma formation politique.

Christine Messiant – Et Viriato da Cruz ?

Mário de Andrade – Il n'était pas encore arrivé. Nous sommes en train de parler de 1954-55-56, l'Octobre polonais ; et le congrès des écrivains. Ce n'est pas la peine de vous décrire l'importance qu'il a eue pour moi

35. *Ndlr* : Jean Ellenstein, historien membre du parti communiste français, venait de déclarer dissidence.

36. *Ndlr* : *Socialisme ou Barbarie*, revue dirigée notamment par Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, qui développait à l'époque une critique d'extrême-gauche envers le stalinisme et le marxisme.

(Joaquim³⁷ a participé à ce congrès). Ça, c'était vraiment pour moi l'heure de gloire. J'ai connu Fanon également, mais c'est l'événement lui-même qui est important, on en parlera. Et puis il y avait deux pièces maîtresses, deux rapports importants dans ce congrès, c'était le rapport de Fanon sur « racisme et culture » et le rapport d'Aimé Césaire sur « culture et colonialisme ». C'était vraiment un rapport qui nous a marqués, qui a fondé aussi notre pensée, cette dénonciation. Donc, c'est dans ce cadre, à ce moment que...

Christine Messiant – La remise en cause du stalinisme touche aussi Lisbonne ?

Mário de Andrade – Je ne sais pas. Je ne crois pas tellement.

Christine Messiant – Vous n'en parlez pas dans la correspondance ?

Mário de Andrade – Non. La correspondance était difficile, vous savez. Mais nous n'en parlions pas tellement. Ils ont vécu l'événement assez mal certainement. Ils étaient quand même privés de beaucoup de réflexions des intellectuels ici, et ils étaient plus proches évidemment de [la question] du stalinisme. Je ne sais pas qu'ils aient eu un très grand appétit pour ces choses-là, et qu'ils aient même eu la possibilité d'appréhender dans toute sa dimension cette remise en cause du stalinisme. Mais ils l'ont fait après, quand ils sont venus à Paris, oui – à des degrés différents. Parce que, cette remise en cause, quand elle est pensée jusqu'à ses dernières conséquences, doit être appliquée par les mouvements eux-mêmes. Et on peut penser individuellement mais la pratique est difficile, parce que nos partis africains, d'une manière générale, ne se distinguent pas par une démocratie, par une mise en question permanente ; ils ont des hiérarchies, et des choses bien établies. Et puis la solidarité internationale, etc., jouait, les urgences dans la solidarité internationale. Alors, c'est plutôt un itinéraire individuel que je vous donne là. Moi je peux y associer facilement Áquino, mais je n'y associe pas beaucoup d'autres, véritablement, en tout cas parmi les chefs, les grands. Parmi les petits, oui, ceux qui sont venus après.

Alors, da Cruz arrive, donc, en 1957. Il a quitté l'Angola. Il était là sous la menace, véritablement, d'une arrestation. Il passe à Lisbonne très rapidement et il vient à Paris, avec deux documents sous le bras, c'est ce qu'il nous a dit : les statuts du Parti communiste angolais, et le manifeste du MPLA. Et alors, nous discutons ces deux documents, le panorama politique qu'il nous brosse : l'avance, la prolifération des groupes, etc., et sa conception de l'encadrement politique. Et je vois que sa conception est celle qui correspond à la conception classique : un parti d'avant-garde dirigeant un front – ce qui est exprimé par ces deux textes. Moi, après avoir écouté, après plusieurs discussions, j'ai avancé l'idée que l'existence d'un Parti communiste angolais ne correspondait pas au moment historique, et non seulement au moment historique que nous vivions, mais également, j'osais le dire, à la stratification sociale angolaise, puisque le parti devait être dirigé par une classe ouvrière consciente, avec une conscience prolétarienne. Je ne sentais pas qu'il pouvait y avoir cette conscience ouvrière à ce moment-là. Il l'a admis. Il a admis mon raisonnement. Et il m'a également fait comprendre que d'ailleurs le parti communiste n'avait pas d'implantation.

[Viriato était venu avec un mandat pour faire reconnaître le PCA par le PCP. Il discute³⁸] avec Lara. Mais il n'a pas été reçu par des membres

37. Joaquim Pinto de Andrade, (demi-) frère de Mário, auquel il est fait référence aussi *supra*.

38. Partie non enregistrée, pendant le changement de cassette.

importants du PC portugais, qui ne voulait pas entendre parler d'un parti communiste angolais, puisqu'il avait des antennes, des filiales, disons des sections là-bas, formées surtout par des gens de la communauté européenne. Donc le PC angolais troublait un peu le schéma mis en place en Angola. Et Viriato n'a pas pu discuter véritablement de la naissance, et moins encore il n'a pu obtenir la reconnaissance d'un Parti communiste angolais.

Le fait est que dans nos discussions, il avait admis ce que je vous ai dit ; et moi il me semblait que le type de mouvement qui convenait au moment historique et à la situation en Angola devait être une sorte de front, un rassemblement, un peu peut-être à l'image de ce que j'avais observé dans l'Afrique francophone, le RDA par exemple. Et il était d'accord, de la même façon que moi je pouvais adhérer au PCA ou au MPLA, ou soit à l'un soit à l'autre s'il s'agissait de choisir. Mais tout cela est devenu une discussion académique. Les événements sur place en ont décidé autrement, ont précipité, avec les arrestations, deux ans après, avec le démantèlement de quelques cellules clandestines, et le grand bavardage de tous ces militants devant la police. Je ne porte pas de jugement de valeur...

Christine Messiant – Vous pensez qu'il y a eu à l'époque un « grand déballage » ?

Mário de Andrade – Oui, il y a eu un énorme bavardage, d'après le rapport de police que j'ai lu. Tout le monde a parlé, sous l'effet de la torture certainement, ils ont fantasmé et chacun a même peut-être exagéré son rôle, enfin, je ne sais pas. Mais le fait est, à la lecture de ce document, qu'il y a une prolifération, une activité extraordinaire, chacun accusant l'autre de l'avoir recruté. Donc, les événements sur place en Angola ont rendu notre discussion académique. Le Parti communiste angolais véritablement à l'extérieur n'existait pas. Ici il y a Viriato, Lara qui est venu après – nous sommes en 1957 –, et il n'y a pas véritablement d'activités, en tout cas je ne milite pas, alors... Nous commençons à militer véritablement cette année-là, en novembre 1957, non seulement avec Viriato mais avec Marcelino et avec Cabral, puisque nous convoquons une réunion qu'on a appelée « réunion de consultation et d'étude sur le colonialisme portugais », en décembre. L'état des organisations était tellement faible, même en Angola, que [...] il fallait grouper des forces au niveau de l'ensemble. Parce que finalement, ce serait le regroupement de ces forces au niveau de l'ensemble des colonies portugaises qui pourrait non seulement mieux faire connaître la situation coloniale à l'extérieur, mais également donner vie à chacune des organisations. Nous avons pensé à l'époque qu'il fallait créer un mouvement très fort, un mouvement d'opinion international très grand à l'extérieur, pour protéger la faiblesse, la précarité, de nos organisations.

Christine Messiant – Cette faiblesse était vraie aussi pour le PAIGC ?

Mário de Andrade – C'était vrai aussi. Bien que le PAIGC ait été fondé en 1956, il y a eu vraiment une activité très réduite, dans deux ou trois villes, et puis les événements de 1959, de Pidjiguiti, et les chefs ont été expulsés³⁹ ; enfin, ils revenaient une fois par an. Il y avait des groupes très très faibles.

Donc c'est à la fin de l'année que nous nous réunissons à Paris. Et Amílcar et Viriato faisaient véritablement figure des deux *lídres*, puisqu'ils revenaient de l'intérieur. Marcelino et moi n'avions pas un complexe de l'extérieur, mais c'était un fait. Nous nous rendions davantage

39. *Ndlr* : en 1959, les dockers noirs de Pidjiguiti (Bissau) entrent en grève et sont très violemment réprimés par la police.

à l'argumentation de ceux qui avaient un contact plus récent, direct, avec les réalités de ces deux pays. Nous n'avions pas de *lier* du Mozambique, pas encore ; Marcelino ne s'affirmait pas comme tel. Alors, nous tenons cette réunion.

Et cette réunion est très importante sur le plan idéologique aussi. Parce que c'est la première manifestation, la première réunion qui fait une évaluation de la lutte politique dans l'ensemble des colonies portugaises, qui fait une analyse des forces vives, et qui affirme un principe marxiste orthodoxe dans la direction des luttes, puisqu'il est dit que c'est au *prolétariat* que revient dans chacun de nos pays de diriger la lutte anti-coloniale. D'ailleurs, dans chaque intervention, pour l'Angola, pour le Mozambique, et surtout pour la Guinée, on est à la recherche du prolétariat.

Christine Messiant – Est-ce que cela n'est pas contradictoire avec les discussions que vous veniez d'avoir avec Viriato ?

Mário de Andrade – Oui, d'accord ; mais devant Viriato et devant Amílcar Cabral, qui affirment d'une manière aussi claire, moi personnellement je recule. C'est-à-dire que je ne défends pas mon idée. Mais ils ne disent pas qu'il faut créer un parti communiste. Il est dit que c'est au prolétariat que revient..., mais dans la réunion on ne dit pas qu'il faut, dans chacun de ces pays, créer un parti communiste. Mais, puisqu'ils savaient, qu'ils connaissaient, moi, je me suis rangé. Mais je n'étais pas convaincu. J'avais eu des arguments, dans une discussion avec Viriato, il me disait que la forme d'organisation n'était pas celle-là. Mais il était quand même d'accord que la forme d'organisation pour l'ensemble devait être un vaste mouvement, un « mouvement démocratique national pour la libération ». C'est d'ailleurs ça que la réunion a retenu : elle a retenu la structuration d'un mouvement démocratique. Parce que c'est éphémère, c'est sur le papier simplement, puisqu'ensuite c'est ça qui est devenu le MAC... On arrête

la création de ce mouvement, et puis Amílcar Cabral retourne à Lisbonne, il réunit la majorité des étudiants – parce que la majorité des étudiants était là-bas – et ils trouvent d'abord que l'appellation est trop longue, et qu'il fallait la réduire, et donner aussi une impression plus neutre. Et c'est ce qui est devenu Mouvement anti-colonialiste, MAC. Voilà pour la réunion et son aboutissement.

Christine Messiant – Vous avez dit que c'était la première réunion où était faite une analyse des « forces vives » ; quelle analyse ? Celle qui était dans le manifeste de Viriato ?

Mário de Andrade – Non, celle qui est dans le manifeste du MAC. Ces idées-là sont développées, mais là vous ne trouvez plus le prolétariat ; c'est plus souple. Il a été publié pour la première fois à Bissau, dans la revue *O Militante*, la revue du parti. Ce document n'avait jamais été publié, il a circulé sous forme ronéotypée, tapé à la machine, mais il a été *imprimé* dans *O Militante*.

Christine Messiant – Que pensez-vous maintenant de l'analyse de l'époque ?

Mário de Andrade – Je pense que c'était une erreur, de dire que c'est le prolétariat qui dirigeait – d'ailleurs on l'a vu dans la pratique. Et puis il y avait une dichotomie aussi entre Noirs et Blancs ; Viriato, par exemple, faisait son analyse (je peux retrouver les termes exacts, dans les minutes de la réunion) du prolétariat, blanc et noir ; il y avait une certaine incidence à

caractère racial : « bourgeoisie noire » - il n’y avait pas de bourgeoisie, naturellement, on ne peut pas parler de bourgeoisie noire... Non, il parle de bourgeoisie blanche, et de petite bourgeoisie noire. Enfin, c’était très très schématique. C’était à mon sens l’expression du mimétisme idéologique. C’était le Politzer⁴⁰ appliqué.

Christine Messiant – Pourquoi croyez-vous que c’était ça, de la part de Viriato qui, contrairement à ceux depuis longtemps en Europe, avait l’expérience de l’Angola ?

Mário de Andrade – C’était une vision un peu rétrécie. Il était à Luanda. Il avait une connaissance théorique, il connaissait les statistiques, il savait ce qui se passait, il avait une sensibilité pour la paysannerie, mais il y avait véritablement un guide dans la tête, un modèle, et c’est ça qui pesait davantage. On reprenait les thèses du Parti communiste brésilien. On disait que la force historique était le prolétariat mondial, qui avait fait la révolution d’Octobre, qui était au pouvoir dans une partie de l’humanité, cette région que notre ami le président du Mozambique, Samora Machel, appelle

« les zones libérées de l’humanité ». Tout ça avait un poids déterminant. Et parfois sa connaissance même jurait un peu avec ce modèle.

Christine Messiant – D’après ce que beaucoup m’ont dit sur les capacités d’analyse de Viriato, est-ce parce que Luanda est très particulier qu’il n’aurait pas été contraint à remettre en cause ce modèle, et qu’il y avait cette méconnaissance ?

Mário de Andrade – Oui, bien sûr. Et il a évolué par la suite, il y a d’autres textes. Même la notion de prolétariat est très revue. Il parle de classe ouvrière, de salariés, de monde ouvrier, mais pas de prolétariat au sens marxiste-léniniste du terme. De toute façon, ce qui est important est que ça a donné la création de ce mouvement et le MAC. Et quand même, aussi, la réunion est une première ouverture vers l’Afrique : notre réunion avait décidé, outre la création de cette organisation, d’envoyer une délégation, en 1957, à la première conférence afro-asiatique – le Mouvement afro-asiatique naît à ce moment-là. Mais nous n’avons pas trouvé les moyens. Il fallait aller au Caire. Nous avons cherché, demandé ici, mais ce n’était pas possible. Donc [l’intention] était immédiatement de nous insérer dans le mouvement afro-asiatique.

L’année suivante, c’était le Mouvement panafricain, la première conférence des peuples africains. Et là aussi nous l’avons ratée. Et ça, vous le verrez après, ça a eu une importance très grande dans notre retard par rapport à Holden⁴¹ qui y était. D’ailleurs, c’était pour une raison simplement – pour une raison toute bête –, que Viriato n’a pas été, Viriato ou l’un de nous, n’a pas été à Accra – liée aux conditions d’une organisation clandestine. Vous savez pourquoi ? Quand nous avons appris que Padmore – il organisait la conférence – organisait une conférence panafricaine à Accra et qu’il avait des contacts avec toutes les organisations d’Afrique – même avec la Ligue africaine –, nous avons écrit partout, nous avons évidemment dit à Marcelino, qui était un peu en charge des relations extérieures, d’écrire à Padmore. Mais il avait un pseudonyme, Charles [Mahala], qu’il a d’ailleurs utilisé [...]. [Il a écrit à Padmore,] qui lui a répondu et lui a même

40. Georges Politzer, marxiste orthodoxe et idéologue du Parti communiste français à l’époque.

41. Holden Roberto, dirigeant de l’UPA. Holden est en fait son prénom, et Roberto son nom de famille, mais il a longtemps été appelé Holden.

envoyé un billet pour la conférence. Mais il ne pouvait pas prendre le billet : il est allé à Air France et on lui a dit : oui, nous avons un billet, mais au nom de [Mahala]. C'est simplement pour ça que nous n'y sommes pas allés. En fait, c'était Viriato que nous allions envoyer. Mais nous n'avions pas encore une connaissance suffisante pour savoir que les billets étaient individuels ! Et Viriato n'est pas allé à la conférence d'Accra. Ni au Mouvement afro-asiatique.

Donc, en 1957, nous sommes là, bloqués. Nous participons à deux choses, à deux voyages, disons, nous participons à des visites et des conférences moins politiques. En 1958, au congrès des écrivains à Tachkent, et de là nous allons en Chine, Viriato et moi ; c'est tout de même important. Mais rien ne nous liait véritablement à l'évolution organisationnelle. Si vous avez des questions... ?

Christine Messiant — Oui. Plusieurs de ceux que j'ai interrogés m'ont dit que Viriato n'était dès le début pas très chaud pour le MAC...

Mário de Andrade — Non, ce n'est pas vrai. Ils greffent là-dessus une réaction qu'il a eue par la suite, au moment de la crise, quand Neto revient à Léopoldville, que nous nous réunissons à Léopoldville, et que des problèmes commencent – des problèmes, disons, des conflits personnels –, et qu'il a tendance à considérer qu'il y a un groupe de Lisbonne, auquel appartient Neto, [...] avec Lara, contre sa personne. Mais en fait, dans l'événement, à l'époque, il n'y avait pas [d'opposition au MAC], au contraire. Je peux d'ailleurs vous le démontrer : vous connaissez la publication *Le Procès des cinquante*⁴² ? Il y a des documents, et il y a un extrait d'un document du MAC pour Tunis. C'est lui qui l'a rédigé. Donc vous voyez. Moi personnellement je n'ai pas trouvé très astucieux de changer le Mouvement démocratique en MAC, mais enfin [nous collaborions] ; il n'y avait quand même pas vraiment une base sociale, mais disons une clientèle politique importante chez les étudiants de Lisbonne. Parce qu'ils étaient déjà nombreux à l'époque. Il y avait quand même une masse de gens à l'époque, c'était un nombre important d'adhérents à nos idées. Car entre mon départ en 1954 et 1960, il se passe beaucoup de choses à Lisbonne : il y a des ouvertures, il y a beaucoup plus d'étudiants, il y a surtout une direction qu'ils prennent de la *Casa dos estudantes*. Vous savez que Vieira Lopes par exemple est devenu président, chose qui à mon époque était inconcevable : aucun Noir ou métis ne pouvait diriger.

Christine Messiant — Vraiment ?

Mário de Andrade — Ah ! Non. De Goa, Cap-Verdien, je ne sais pas ; métis peut-être. Mais la direction de toute la Maison, c'était surtout des fils de colons angolais, des fils de la communauté européenne. C'est-à-dire que le *lobby*, si l'on peut dire, de la Maison des étudiants à mon époque, c'était le *lobby* des colons, des fils de colons.

Christine Messiant — Il y avait vraiment des différences entre les fils blancs de colons, et les fils métis de colons ?

Mário de Andrade — Il n'y avait pas beaucoup de fils métis de colons. Très peu. Certains, bien sûr, qui bénéficiaient... Oui, l'un ou l'autre. Il n'y avait pas de différence de nature, mais pour ceux qui étaient vraiment de la communauté européenne, des fils de grands commerçants, d'industriels,

42. Plusieurs groupes de nationalistes sont arrêtés à partir de mars 1959 en Angola, donnant lieu à trois procès. C'est ce que cette publication regroupe sous le titre « Le procès des cinquante ».

de ceux qui dirigeaient l'économie de l'Angola. Et c'étaient ceux-là qui étaient à peu près les plus réactionnaires aussi ; en tout cas les moins politiques.

Donc, il y a eu ce groupe d'étudiants, qui militait dans le MAC, et nous ici nous poursuivions notre activité : voyages dans certaines conférences, festivals de jeunesse, etc. ; élargir nos connaissances auprès des mouvements politiques français, et africains surtout, et naturellement chercher une sortie de l'Europe. Parce qu'entre temps il y a eu les expulsions. Après la conférence de 1957, la police, pour une raison qui est très compliquée à expliquer – ce n'est pas la peine que je vous parle de ça parce que ça passe par le Parti communiste, etc. –, nous avons été arrêtés par la DST⁴³. Beaucoup de gens ont été interrogés. Parce que le lieu où se tenait notre réunion était fiché par la police comme le siège éventuel d'une section du Parti communiste portugais en France. Vous voyez, c'est compliqué. Alors la police a arrêté un matin Marcelino, sa compagne de l'époque. Viriato n'a pas été arrêté. Et puis on m'a arrêté moi également. Et nous avons eu droit à un interrogatoire sur nos activités. Marcelino a été expulsé en Belgique. Moi on ne m'a pas expulsé parce que je n'habitais pas cette maison, et puis j'ai bénéficié des interventions de Senghor, etc. Mais Paris devenait un lieu quand même dangereux. Il n'y avait pas la PIDE mais il y avait la DST. Nos noms étaient à la police. Viriato va à Francfort puis à Berlin. Lara passe ici, en 1959 je crois, et il va directement à Francfort. Vous voyez, nous sortons un peu ; on se déplace un peu de Paris.

Et puis arrive la veille d'année 1960, et le mot d'ordre, évidemment, nous est transmis par le grand rassembleur, par Amílcar Cabral. Il nous dit : « fini l'Europe, les enfants, tous en Afrique ! ». Marcelino était déjà parti. Áquino bien sûr, bien avant, au Maroc. Il y avait Viriato, [Azancot⁴⁴] et moi à Paris. Et il nous dit : il faut quitter l'Europe. Parce que justement il y avait le Ghana et la Guinée. Il y avait le Ghana d'abord. Et les deux pays qui devenaient pour nous les centres d'action africains, autour desquels vont se développer beaucoup de choses, c'étaient le Ghana et la Guinée. Il faut dire que bien avant 1960, bien avant la conférence de Tunis, Lara a une correspondance très suivie avec des organismes africains mis en place par Nkrumah, en demandant un passeport, enfin, la possibilité d'aller là-bas. On ne lui a jamais répondu – ou toujours, évidemment, une réponse dilatoire : parce que le terrain était déjà miné par Holden ; nous l'avons compris après. Donc nos tentatives pour établir, pour nous au moins, pour les Angolais, surtout pour les Angolais, une base de départ, un pôle de croissance à Accra, ont échoué. C'est ce qui explique la Guinée.

Christine Messiant – Avant l'Afrique, quelle compréhension aviez-vous des formes, de la durée possibles, de la lutte à mener ?

Mário de Andrade – Il y a déjà, parce que c'est l'élaboration du manifeste du MAC, cette distinction : il faut les formes légales, mais il y a l'alternative de la violence. La désobéissance civile, la résistance passive, toutes ces idées-là commencent à être envisagées, que le colonialisme portugais ne tombera pas sans lutte. Ce qui est dans le manifeste du MPLA est repris d'une autre manière dans le manifeste du MAC, qui est élaboré à partir de 1957, entre 1957 et 1960. Donc il y a déjà cette idée qu'il faut se préparer à la violence.

43. Direction de la sûreté du territoire, service de renseignements intérieurs français.

44. Peu audible. Il s'agit très probablement de Hugo Azancot de Menezes.

Christine Messiant – L'idée de la lutte armée ?

Mário de Andrade – Non, ce n'est pas passé encore comme lutte armée. Mais il faut quand même savoir que l'on suit les exemples. On suit quand même l'Algérie, qui continue, qui va être indépendante, qui s'achemine vers l'indépendance. Et on voit évidemment les autres solutions, à caractère légal : la Guinée et le Ghana. Mais nous ne voyons pas comment on pourrait faire véritablement un chemin politique, un dialogue avec le Portugal. [Car il y a conscience... En fait il y a l'idée de violence, elle est là] Parce qu'il y a déjà Pidjiguiti en 1959. Et puis, en 1959, il y a une donnée très importante, c'est la guerre préventive [...]. D'ailleurs, c'est une phase assez intéressante. J'ai écrit un article là-dessus, dans un journal belge, *La Gauche*⁴⁵. C'est un peu repris, je vais le reprendre. Sur les éléments qu'on m'avait envoyés, je décris les manifestations de Pâques, j'appelle ça les Pâques sanglantes, Pâques 59. Il y a un grand défilé militaire au mois d'avril. La force aérienne... C'est très important. En prévision de la contagion du mouvement politique congolais, de l'Abako⁴⁶, et surtout évidemment kikongo – vu l'extension de l'ethnie, puisque cette communauté était également angolaise. Donc, cette idée de violence commence à apparaître en fonction même de la violence coloniale. C'est clair : tuer dans l'œuf tout mouvement. D'ailleurs les Portugais disent carrément qu'il n'est pas question de permettre [que] quoi que ce soit [*de ce type*] qui se passe dans nos frontières. Et puis il y a eu d'autres affaires. Vous savez que les Américains ont dénoncé...

Christine Messiant – Vous parlez du rapport Scheinman Montero ?

Mário de Andrade – [...] ⁴⁷Plusieurs de ces rapports nous ont été envoyés par des gens qui étaient dans les prisons, [...] par exemple, Rosário Neto, qui est devenu un élément de l'UPA, même un ministre. Donc il y avait tous ces éléments. Pour l'Angola c'était très net. Pas encore très net pour le Mozambique. Pour la Guinée-Bissau peut-être aussi avec Pidjiguiti. Mueda, c'est venu plus tard⁴⁸. Mais enfin, ce qui apparaissait le plus avancé sur le plan organisationnel et politique, et aussi sur le plan de l'enjeu, c'était l'Angola.

Christine Messiant – Mais quelle vision de l'Angola donne da Cruz quand il arrive ?

Mário de Andrade – D'un état de tension, vraiment très, très visible. Un état de tension qui se manifestait dans toutes les manifestations, dans un match de football, dans la rue : la tension Noir-Blanc, cette coupure nette, qui devenait véritablement très claire ; d'une montée véritable, d'une très grande montée d'un mouvement, anti-colonialiste bien sûr, mais qui prenait, qui passait aussi par une forme raciste – raciale, on ne peut pas dire raciste, mais raciale – ; et d'une prolifération, des organisations, des gens qui voulaient s'organiser véritablement. Mais l'élément central était la tension. Et, de l'autre côté aussi, bien sûr, l'organisation de la violence de la part du colonialisme. Et il l'avait tellement bien pressenti que nous avons vu tout cela se manifester.

Christine Messiant – Et que dit-il sur les forces d'un mouvement anti-colonial en Angola ?

45. Ndlr : *La Gauche* était un journal syndicaliste belge.

46. Mouvement politique du Congo alors belge.

47. Non enregistré : fin d'une cassette.

48. Ndlr : l'émeute de Mueda a lieu le 16 juin 1960 dans l'extrême-nord du Mozambique.

Mário de Andrade – C’était un groupe assez limité quand même, de jeunes liés à *Mensagem*. C’étaient des étudiants, des para-intellectuels, disons. Mais à l’intérieur même, dans le tréfonds du pays, il ne pouvait pas savoir, bien sûr ; mais il y avait quand même le travail forcé, il y avait quand même des facteurs de désobéissance, mais...

Christine Messiant – Et à Luanda même, il vous a parlé seulement du petit groupe de *Mensagem* ?

Mário de Andrade – Oui, le groupe de *Mensagem*, et apparenté. Parce qu’il y avait quand même une grande agitation aussi dans les associations, à l’intérieur de la *Liga nacional africana* et de l’*Associação dos naturais de Angola*. Ils avaient fait un peu de l’entrisme. Et avec certaines directions. Mais c’est lui-même, et d’autres, avec Ilídio Machado – comme il était plus âgé, il pouvait avoir le contact, il faisait la transition avec les vieux. Parce que je me souviens d’Ilídio Machado, il parlait très bien avec mon père. À moi, il me parlait un peu, comme ça, mais c’était un grand ami de mon père. Il avait du respect, c’était un fondateur... Il s’entendait très bien avec les vieux. Et ils faisaient de l’entrisme. La grande question, finalement, c’était quoi ? C’était de s’ouvrir aux indigènes, de remettre les indigènes dans la vie civile. Permettre que des indigènes puissent être membres de ces associations. C’est le même conflit qu’a eu Amílcar Cabral avec le *Clube desportivo* à Bissau, qui a été interdit parce qu’une clause des statuts permettait à n’importe quel Guinéen, même ne possédant pas la carte d’identité, [d’y entrer]. Il y avait la même chose ici, il y avait cette lutte à l’intérieur de l’association. Ils voulaient donner un contenu nouveau, les jeunes. Ils n’ont pas réussi. Ils n’ont pas réussi à la Ligue africaine, ils ont un peu réussi à l’Anangola, un certain temps. Des jeunes, comme Adolfo Maria qui est aujourd’hui à Lisbonne, et d’autres, ont quand même pu mener une activité culturelle, avec un prolongement politique certainement, à l’intérieur de ces associations. Et il y a eu même parfois un déplacement, de la part d’un certain nombre de ces jeunes, de la Ligue nationale africaine vers l’Anangola. Parfois, l’Anangola apparaissait même plus progressiste, tout en étant considérée comme le mouvement des métis alors que la *Liga* était des Noirs, mais c’étaient des Noirs qui collaboraient avec le régime.

Christine Messiant – On m’a dit aussi que l’Anangola, précisément parce qu’elle était moins « noire », était aussi moins contrôlée...

Mário de Andrade – Oui, et elle permettait un travail plus progressiste. Parce que les directions de la *Liga nacional africana*, elles collaboraient avec le régime, avec l’administration coloniale.

Christine Messiant – Viriato vous a-t-il parlé aussi des jeunes qui étaient dans le centre évangélique ?

Mário de Andrade – Oui, du centre évangélique, bien sûr, et même des campagnes d’alphabétisation, par la méthode Laubac. J’ai eu la méthode Laubac. C’était, je crois, un Américain. Ce n’était pas celle de Paulo Freire, mais c’était une méthode d’alphabétisation différente du b-a-ba. C’était une méthode d’apprentissage de la lecture par l’image.

Christine Messiant – Et qui faisait ces campagnes d’alphabétisation ?

Mário de Andrade – Ces campagnes se faisaient dans le centre évangélique, et le groupe des progressistes, Viriato, etc., participaient à ça. J’ai eu en mains autrefois un de ces syllabaires, un exemplaire de cette méthode.

Christine Messiant – Encore une question, avant que vous parliez de Tunis : que connaissiez-vous alors de l'UPA ?

Mário de Andrade – Ah ! Rien.

Christine Messiant – Il y avait pourtant, semble-t-il, des gens proches de l'UPA à la fin des années cinquante à Lisbonne.

Mário de Andrade – C'est possible. Mais il faut dire qu'en Angola tout ce qui se faisait au Congo était suivi. Donc un mouvement comme l'UPA, l'UPNA d'ailleurs – ce n'était pas encore l'UPA, l'UPA n'apparaît qu'en 1958 à la conférence – s'exprime en tant que telle à la conférence des peuples africains. Je vais vous dire pourquoi : sous l'influence de Moumié, je crois, certainement, parce que je vois le rapport UPC⁴⁹-UPA. [Et je crois que Moumié l'a dit.] Je me souviens de l'avoir lu. C'est sous l'influence de Moumié. D'ailleurs, il y a encore une correspondance que vous trouvez dans Marcum⁵⁰ entre Holden et Houser. Donc, tout ce qui se faisait au Congo était répercuté en Angola et c'est possible que des gens aient adhéré, se soient réclamés de l'UPA. Pas seulement des gens des Mukongo, de l'ethnie, mais même des Angolais d'autres ethnies. Et puis, ce qu'il y avait aussi, c'est les protestants. Et ça, ça avait de l'influence. Et aussi l'un des pseudonymes d'Holden était connu en Angola : Gilmore. On pensait même parfois que Gilmore était Viriato. Parce qu'on ne faisait pas de distinction entre les mouvements politiques. Ce n'était pas le programme, mais c'était le drapeau : tous les mouvements qui hissaient un drapeau anti-colonialiste avaient des adhérents.

Il faut lire, c'est intéressant, le rapport de Holden à la conférence des peuples africains : ça s'appelle « Le drame angolais ». Vous savez que c'est un de mes amis, qui est aujourd'hui une personnalité, c'est un Belge, qui a corrigé ce document ? C'est Ernest Glinne. Il a été ministre du Travail, il est maintenant membre de l'Assemblée européenne, je ne l'ai pas vu depuis longtemps. C'est lui, en revenant d'Accra – il dirigeait *La Gauche*, j'ai fait sa connaissance en allant à Bruxelles avec d'autres Congolais [...] – vous savez que la première sortie des Congolais était l'Exposition universelle de Bruxelles, [...] le centre de l'Europe, tous ces groupes qui s'agitaient... L'exposition de Bruxelles ; c'est ça, 1958-59. C'est là que j'ai fait la connaissance de Glinne qui m'avait raconté qu'il avait corrigé ce texte, « Le drame angolais », et c'est comme ça d'ailleurs que j'ai fait la connaissance des leaders congolais, surtout de Thomas Kanza.

Christine Messiant – Mais vous avez commencé alors à prendre des contacts avec l'UPA ?

Mário de Andrade – Non, pas avec l'UPA. Moi, j'ai eu des contacts avec des Congolais liés au mouvement du Congo, du Congo-Kinshasa. En Belgique, j'ai fait une conférence. Mais il n'y avait personne de l'UPA ; on n'en parlait pas. En Europe, il n'y en avait pas, on n'en parlait pas. La première fois que l'on parle de l'UPA c'est par sa présence à cette conférence panafricaine ; et l'article paraît dans *La Gauche*.

Christine Messiant – Et vous en avez discuté, de l'UPA ?

Mário de Andrade – L'article, je le trouve bien, c'est une bonne dénonciation. Simplement, nous cherchons immédiatement à savoir qui est ce mouvement, pour pouvoir établir un pont – ce qui est arrivé à Tunis.

49. Union des populations du Cameroun, dont Félix Moumié était un dirigeant.

50. J. MARCUM, *The Angolan Revolution, vol. I*, Cambridge (Ms.), MIT Press, 1969.

Christine Messiant – C’est donc seulement à ce moment qu’il y a un contact ?

Mário de Andrade – Oui. Moi, je n’ai pas été à la conférence de Tunis, c’est Viriato. Mais c’est à ce moment-là qu’il y a connaissance, et même, disons, physique – qui ne se passe pas très bien, évidemment...

Christine Messiant – Qui va à Tunis ?

Mário de Andrade – Pour l’Angola, Viriato, Lara, et Hugo de Menezes. Il faut dire que Hugo de Menezes nous avait déjà devancés. Il était déjà à Conakry comme médecin. Il était engagé comme médecin à Conakry, avant notre retour aux sources de la grande patrie révolutionnaire africaine. Il était déjà là et il est allé avec les Guinéens, dans les bagages des Guinéens, à la conférence de Tunis, où il intègre la délégation : car on compose la délégation du MAC à Tunis.

Christine Messiant – Encore une question : vous n’avez, donc, pas eu de discussions sur le mouvement communiste international, sur la démocratie, sur ce qu’est une organisation révolutionnaire, avec des gens comme Neto ou Lara ?

Mário de Andrade – Avec Neto non, il ne fait que passer. Avec Lara un peu, sans beaucoup d’affinités. Enfin, il est sensible, il est ouvert, bien sûr, à la discussion.

Christine Messiant – Mais cela ne fait pas partie de votre bagage commun ?

Mário de Andrade – Non. Il y a une connaissance commune. Mais ce n’était pas une référence. Je considère que mes références sont communes avec Bragança. Viriato, c’est encore autre chose. Et se greffe ensuite le conflit sino-soviétique, c’est encore autre chose. Avec Eduardo dos Santos, lui, oui. Il est très honnête – il était trotskyste, lui. Il vient souvent en voiture à Paris. Il vient me voir souvent. Il a par exemple participé à un certain nombre de réunions que nous avons eues avec le docteur Arménio Ferreira sur la question de l’autonomie organisationnelle et sur l’indépendance des organisations africaines face aux organisations portugaises.

Christine Messiant – Alors Tunis – à moins que vous vouliez qu’on reprenne sur Tunis la prochaine fois ?...

Mário de Andrade – Non, allons-y, c’est vite fait – d’autant que je n’étais pas là. Comme ça, on finit sur *avant* l’Afrique noire. Car Tunis était une conférence, c’est tout. Donc, on est en Europe, et on est bien décidés à ne pas rater un autre rendez-vous. Il y avait déjà des contacts. Il y a quand même une personnalité importante dont je dois vous parler : j’ai eu un contact avec Fanon, avant Tunis ; en 1956, en tant qu’écrivain, en tant que participant au congrès. Il ne me parle pas d’autre chose. C’est après le congrès, après 1956, qu’il envoie sa fameuse lettre à Lacoste, et qu’il quitte Blida. Et nous le retrouvons en 1959 au deuxième congrès des écrivains et artistes noirs. Et la délégation des colonies est formée par Lúcio Lara, Viriato et moi, et Marcelino. Donc il y a là trois Angolais. En 1959, Fanon est déjà conseiller du GPRA⁵¹. Et il a déjà une idée en tête : il faut affaiblir l’impérialisme – je résume. Et pour affaiblir l’impérialisme, il faut ouvrir d’autres fronts de lutte, en Angola et au Mozambique, et tout de suite – parce que Fanon était un immédiatiste, il ne faisait pas de quartier, lui, à l’impérialisme. Il fallait ouvrir un front, immédiatement, immédiatement, en Angola et au Mozambique simultanément. Ça en 1959. Il me dit ça à moi.

51. Gouvernement provisoire révolutionnaire algérien.

Et moi je dis : il ne faut pas me dire ça seulement à moi, on va faire une réunion avec d'autres. Et on a cette réunion à Rome, dans un café, je me souviens, avec Lara et Viriato. Et il expose son point de vue. Il dit qu'il est prêt actuellement, il s'engage à accueillir des jeunes gens, puisque la lutte armée suppose l'entraînement et la formation militaire, c'est clair. Donc ce qu'il nous offre c'est la préparation militaire en Tunisie.

Et on discute sur l'Angola, etc. ; on parle, ça se passe très bien. Et nous prenons date, nous prenons note, et nous prenons rendez-vous avec Fanon plus tard. Simplement, nous devons mettre en mouvement nos liaisons avec l'Angola pour pouvoir envoyer véritablement ces jeunes gens pour la préparation militaire. C'est Viriato et Lara qui sont chargés de rétablir le contact avec le pays, puisque c'étaient eux qui avaient des liaisons, et ils trouvent un intermédiaire, le meilleur intermédiaire, qui a une couverture, qui passe mieux, c'est Cabral, puisqu'il est ingénieur et il fait encore des voyages en Angola ; et au cours d'un de ces voyages, en 1959 justement, au mois d'août, il est chargé de ce message : de recruter des jeunes gens. Mais il ne le fait pas, apparemment il ne le fait pas. Il n'a pas pu s'acquitter de cette tâche – puisqu'entre temps il y a eu le massacre de Pidjiguiti, qu'il apprend justement en Angola, le 3 août, et qu'il reste très peu en Angola ; il retourne à Bissau. Donc il ne s'est pas acquitté de cette tâche. Nous n'avons pas, certainement, d'autre liaison : on n'a pas pu véritablement mettre en place une autre liaison et un autre intermédiaire pour présenter à Fanon en 1960 des Angolais susceptibles d'aller se préparer dans des camps. Donc il y a eu un retard historique. Mais vous voyez déjà qu'en 1959 la question de la lutte armée se pose, puisque nous acceptons l'offre de Frantz Fanon – détail important. Mais Fanon ne parle même pas d'Holden, qu'il avait vu d'ailleurs. Il n'en parle pas. Pourtant quand j'étais avec lui, je lui ai dit : nous appartenons à une organisation, etc. Et en 1960 il le revoit d'ailleurs. Mais ne poursuivons pas sur Fanon. Parce que c'est après, à Conakry, que la chose va éclater dans toute sa violence. Je vous parle de ça parce que [c'est aussi avant Tunis].

Alors, à Tunis la délégation est composée de Lara et Viriato (moi non, c'est en janvier, je ne peux pas sortir ; et il n'y avait pas assez d'argent pour le billet, on a privilégié les plus importants), Hugo et Amílcar – il vient de Lisbonne. Alors, quand ils se présentent au nom du MAC, il y a deux choses d'abord, deux choses qu'ils voient tout de suite : c'est l'affirmation nationaliste, naturellement, puisque Holden est là avec son UPA, et puis il n'y a pas une organisation concurrente. Alors il y a ça d'abord : il fallait s'affirmer de façon nationale à cette conférence. C'est pour cela qu'on sort le MPLA du manifeste, des limbes du manifeste. Et le PAI – ce n'est pas encore le PAIGC « de la Guinée dite portugaise et des îles du Cap-Vert ». Et il y a une autre constatation, aussi, qu'ils font : c'est que les mots ont une grande importance, que le mot « révolutionnaire » est aussi important que le programme politique. Donc le MAC, ça ne va pas : il n'y a pas le mot révolutionnaire dedans. Et on change le MAC en FRAIN⁵², sur place, à Tunis ; le MAC change d'appellation et il s'appelle FRAIN, « Front révolutionnaire », etc. ; il y a même un document qui sort.

Là, il y a la réunion de Viriato, Lara, Hugo, disons la délégation angolaise, avec Amílcar Cabral qui participe aussi ; il y a une réunion avec Holden, qu'on essaie de persuader qu'à lui seul il ne peut pas libérer

52. Front révolutionnaire africain pour l'indépendance nationale.

l'Angola : c'est notre thème qu'il fallait faire un front. Et c'est un document – vous le connaissez –, qui est un compromis ; pas grand-chose, mais on en reconnaît notamment la nécessité, et on prend même date pour un rendez-vous à Conakry. Mais tout cela se passe d'une manière assez ambiguë, avec des observations qu'Holden fait sur « ces métis ». Il se méfie. C'est dans un climat de méfiance que cela se passe. Je n'étais pas là donc je ne peux pas le restituer, je ne peux pas faire l'histoire, mais je sais que c'était dans un climat de méfiance. Et il a une connaissance très lointaine de l'Angola, Holden. Et il est surtout très méfiant. Mais c'est quand même lui qui est au comité directeur de la *All-African Peoples' Conference*, qui y était déjà, et qui s'y maintient, bien qu'il y ait eu des tentatives de la part du groupe progressiste, de l'UPC, des Algériens, pour que le MPLA y soit. Mais une certaine timidité du MPLA, et de Lara, n'a pas abouti, c'est-à-dire n'a pas aidé, au changement de l'UPA au MPLA au sein du comité directeur. Ça viendra plus tard. Le MPLA [y] sera plus tard, à la troisième conférence : quand elle se tient, c'est le MPLA qui sera au comité directeur. Bon. [Tunis] c'est une très grande expérience. Ça permet véritablement de faire exister le MPLA sur le plan africain – il n'existait pas encore, puisqu'il n'avait pas participé à la première conférence, ni à l'afro-asiatique. Et c'est la première fois que le MPLA apparaît vraiment comme partenaire politique dans le panorama des forces politiques africaines.

Christine Messiant – Donc, cette déclaration d'existence du MPLA se fait bien en réaction à l'UPA à Tunis ?

Mário de Andrade – Il y avait quand même déjà eu des tentatives de faire regrouper tout le monde.

Christine Messiant – Par Neto ?

Mário de Andrade – Oui, il y avait eu Neto, en 1959. Mais, puisque l'un des dirigeants les plus importants, Viriato, était à l'extérieur, la liaison était très difficile, [il était] difficile de faire passer ce mot d'ordre. Il devient véritablement réalité en 1960, non seulement parce qu'il y avait l'extérieur, mais parce que c'était déjà l'idée, qu'il fallait regrouper les forces. Le message passe, il arrive à Neto seulement en 1960 après la conférence de Tunis. C'est ensuite le va-et-vient Pacavira-Lara⁵³, etc., mais il arrive quand même à son destinataire principal, qui était Neto, pour que cette prolifération donne lieu... Il fallait que cette prolifération donne lieu à un mouvement, qui allait être en concurrence, naturellement, avec l'UPA. C'est-à-dire, cette concurrence allait se faire. On sentait que nous allions vraiment vers un conflit politique. Ceux qui avaient vu Holden... (moi, je l'ai vu plus tard, à la fin 1960).

Christine Messiant – Pourquoi ?

Mário de Andrade – Parce qu'il était un intrigant, il disait que le MPLA ne représentait rien, que c'étaient des métis, c'étaient des intellectuels. Enfin, tous les arguments commençaient déjà. Et puis, il y avait le fait que nous allions nous établir à Conakry. C'était clair. C'était le clivage. Ensuite, il y avait le clivage politique, alors là c'était la grande affaire : au début des années soixante, c'était se déterminer par rapport à l'Algérie. Évidemment, l'Algérie ne faisait pas l'unanimité : elle faisait l'unanimité dans certaines organisations, mais elle ne la faisait pas dans d'autres, notamment les organisations gouvernementales. La conférence des

53. Rencontre en mai 1960 à Brazzaville entre Lúcio Lara et Manuel Pedro Pacavira, militant d'un des groupements nationalistes, le MINA, auquel Neto se joint à Luanda.

peuples africains était une organisation gouvernementale, mais protégée par Nkrumah, et aidée par Nkrumah. Et puis il y a eu ensuite le Groupe de Casablanca. Ce clivage en Afrique se répercutait [*sur nous*]. Puisque nous avons tout de suite pris fait et cause pour le mouvement progressiste. Le choix même de notre capitale de rayonnement, c'était Conakry. Et puis, naturellement, notre intégration : si on choisissait Conakry, il fallait évidemment en supporter toutes les conséquences. Et Holden s'est suffisamment dégagé de ça. D'abord parce qu'il était au Congo, et avec Kasavubu – qui était quand même président de la République. Et le Congo avait des positions très modérées, après le départ de Lumumba, son emprisonnement, et son assassinat par la suite. Et puis il avait l'aide internationale : l'aide principale qu'il recevait, c'était quand même, pour ne pas parler de la CIA, qui est intervenue plus tard, celle de l'*American Committee on Africa*, et des organisations protestantes américaines.

Christine Messiant – Et vous avez, alors, une réflexion sur l'UPA, vous connaissez la réalité de l'UPA ?

Mário de Andrade –⁵⁴ Nous commençons à connaître qu'elle a une implantation chez les travailleurs. Et on pense qu'il faut lui voler son terrain. Et il faut voir aussi que Holden a un pouvoir politique *congolais*. Et aussi un pouvoir économique : il a des pharmacies, etc. Holden n'est pas seulement le dirigeant de l'UPA. Et ça lui donne un poids énorme dans la balance du pays limitrophe.

54. Cette réponse ne figure pas dans l'enregistrement, arrivé en fin de bande.